3 1761 07822106 6

PS
9485
O77V5

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/victoiretroisi00rood

A

Victoire!

C. L. de Roode

LIBRARY
JUN 19 1964
UNIVERSITY OF TORONTO
907999
PS
9485
O77V5

B

Hommage de l'auteur à
Mademoiselle Lesage (Colette)
Salon.

28 juillet 1919

Jean Rodes

CHER MONSIEUR,

Vous avez raison de publier votre oeuvre.

Chaque jour, avec la fidélité de votre coeur français, vous avez suivi cette guerre qui vous a pris votre fils. On retrouve dans vos vers le même espoir, confiant, tenace, irréductible. Pas un instant vous n'avez cessé de croire. Et le poème où vous chantez la victoire ne fait que réaliser votre rêve.

Très cordialement à vous,

EDOUARD MONTPETIT.

7 Janvier 1919.

NOTE DE L'AUTEUR.

Victoire! C'est le mot flamboyant que je place enfin en tête de la troisième et dernière série des Visions de guerre.

Mon oeuvre est finie: Victoire!

Que les jeunes qui liront ce livre n'oublient jamais le mal que les Allemands ont fait.

Comme le dit si bien le professeur Montpetit, j'ai suivi la guerre avec anxiété, jamais avec crainte. J'avais confiance en la Victoire.

C. L. de ROODE.

Montréal, 30 janvier 1919.

C. 1

LA VICTOIRE !

L'effondrement complet, foudroyant, formidable!
Un empire géant, comme un petit caillou
Qui roule et disparaît dans l'abîme insondable!
Cette réalité paraît un rêve fou.

La victoire aujourd'hui superbe et vengeresse,
Aux peuples opprimés donne la Liberté!
La Justice et le Droit à ses côtés se dressent
Pour punir les bourreaux de notre humanité.

Dans un combat loyal, l'adversaire qui tombe
Mérite le respect que l'on doit au malheur;
Mais lorsqu'un assassin sous le crime succombe,
Le châtiment l'attend dans toute sa rigueur.

Guillaume le Maudit, vainement tu te caches!
Les femmes, les vieillards, par ton ordre égorgés,
Les enfants dont les mains tombèrent sous ta hache,
Mille forfaits sans nom doivent être vengés.

Mais que vaut tout ton sang rongé par l'avarie,
Devant tous ces beaux gars tombés dans les sillons!
En torturant ton corps, pendant toute une vie,
Tu ne nous rendras pas tous ceux que nous pleurons.

Tu ne pourras solder tous tes crimes sur terre,
Tu feras banqueroute à l'arrêt des humains!
Mais le Juge là-haut, implacable et sévère,
Pour une éternité te châtiera demain.

Quand Joffre, sur la Marne, eût gagné la partie,
Il brisa pour toujours tout l'effort allemand.
Le Kaiser le comprit; mais sa féroce envie
De voir brûler Paris le poussait en avant!

Joffre put accomplir cette chose étonnante:
Faire devant les Huns reculer des Français.
Le vieux chef enrageait des lenteurs de l'attente,
Mais c'était le va-tout du pays qu'il jouait!

Joffre en temporisant a permis la revanche;
Il fut le précurseur du triomphe final.
La France qui le sait, lorsque son coeur s'épanche,
Fait aux deux maréchaux un seul piédestal.

Quand Foch put obtenir le suprême contrôle,
Il fonça, rudement, de partout à la fois:
A chaque général distribuant son rôle,
Il mit en quatre mois l'Allemagne aux abois.

A cet instant superbe, unique dans l'histoire,
Lorsqu'il vit à ses pieds le monarque orgueilleux,
Le Chef dit simplement, au faîte de la gloire:
"Cette victoire, c'est la victoire de Dieu!"

Les canons se sont tus et l'airain qui tressaille,
C'est celui des clochers, celui des carillons,
Tandis que nos poilus en ordre de bataille
Passent les ponts du Rhin au son de leurs clairons!

Nous t'avons pris le Rhin, ton peuple te détrône,
Kaiser, ta croix de fer surmonte le gibet
Où l'on devrait clouer, veuve de sa couronne,
Ta tête de bandit, sans un Miserere!

La France descendant d'un immortel calvaire,
Du sang de ses martyrs aspergeant l'univers,
Victorieuse, met au soleil de Brumaire
L'Alsace en liberté, l'Allemand dans les fers.

Lancez, bourdons français, vos voix majestueuses;
Tambours, battez aux champs, que l'on sonne aux drapeaux.
Regardez-les s'enfuir, ces phalanges hideuses,
Ces soudards allemands, comme un vol de corbeaux!

De Strasbourg et de Metz les vieilles citadelles
Reviennent à la France après deux fois vingt ans!
Le monde voit surgir des aurores nouvelles,
Les peuples délivrés s'embrassent en chantant!

11 novembre 1918.

LA REVANCHE.

A M. Ponsot, Consul Général de France.

Des drapeaux! des drapeaux! Vive, vive la France!
Déroulède, pressant aux lèvres ton clairon,
Gambetta, rugissant de farouche éloquence,
Je vous unis tous deux dans une vision!

Tous deux, vous l'aviez cette implacable haine
De l'Allemand maudit, arrachant de nos bras,
Dans un geste voleur, l'Alsace et la Lorraine:
Vous l'avez combattu jusqu'au jour du trépas.

Non, je n'ai point fini de jeter l'anathème!
Notre douleur à nous a quarante-sept ans.
Sans la crier toujours, nous souffrions quand même.
Ecoutez bien ceci, vous, les jeunes enfants:

En l'an soixante-et-onze, à la face du monde,
Regardant sans bondir, — on ne peut l'oublier,
Le féroce Bismark mettait sa griffe immonde
Sur la France martyre: il crut bien l'égorger.

Versailles! cette nuit, symbole d'infamie!
Le vainqueur insolent, par le droit du plus fort,
Lui broyant le poignet, sans pour ça qu'elle crie,
A la France imposa le traité de Francfort!

L'heure vient de sonner de la grande revanche.
La honte de Sédan s'efface à tout jamais,
La victoire, aujourd'hui, sur nos drapeaux se penche:
Demain, Metz et Strasbourg redeviendront français!

Le radieux décor des aubes estivales,
Les midis flamboyants, les couchers empourprés,
La nature étalant ses forces triomphales
Dans le satin des fleurs, dans la splendeur des blés.

Tout cela ne vaut pas, dans la brume drapée,
La victoire venant couronner nos efforts.
Sévère, sans soleil, cette fin d'épopée
Est celle qui convient pour saluer nos morts!

Novembre 1918.

LE GRAND SOLDAT.

De mil neuf cent dix-huit, quand se leva l'aurore,
S'efforçant de sauver et son trône et sa peau,
Hohenzollern voulut bluffer, mentir encore!
Mais la rage, en sa gorge, étranglait chaque mot

"Conservez, disait-il, à sa troupe affamée,
Un courage d'acier, la victoire est à vous.
Les Français sont à bout de leur folie équipée,
L'Angleterre sera, bientôt, à vos genoux.

Wilson est un penseur, mais sa troupe est un mythe,
Ses beaux soldats n'ont pas l'entraînement voulu,
Vous verrez, ce printemps, la défaite subite
De tous ces alliés et du fameux "poilu"!

Mais tout seul à Potsdam, ayant jeté le masque,
Guillaume découvrit un visage effrayant;
Il laissa sur le sol choir son sabre et son casque!
C'était de l'Empereur le dernier Jour de l'An!

Quand le temps, inflexible, aura chanté l'absoute
Sur mil neuf cent dix-huit, disparu, pour jamais,
Comme dernier visa, sur sa feuille de route
La victoire aura mis son paraphe français.

Au baptême de l'an, dernier né de la guerre,
Sur sa manche un poilu plaça quatre chevrons.
Des millions de morts s'étageaient sur la terre
Mais le Français disait: "Demain nous les aurons!"

Demain! Ce fut, d'abord, vers les fêtes de Pâques,
L'ennemi se ruant sur Paris, sur Calais,
Voyant Haig reculer sous les lourdes attaques,
Guillaumat dut remplir le vide qu'il laissait.

L'Allemand, par bonheur, ne vit point le passage,
Mais nous fûmes deux jours privés de liaison!
On admit, c'était tard, qu'il était bien plus sage
De laisser un seul chef diriger l'action!

L'autre "demain", ce fut Foch au pouvoir suprême,
Assumant le fardeau terrible et glorieux:
De partout, à la fois, et sur un même thème,
Attaquer et foncer: Etre victorieux!

L'on vit, alors, Pershing et la jeune Amérique
Venant dire au grand chef: Nous sommes tes soldats.
Ce fut l'accord sacré de chaque République
Qui devant les obus, ce jour-là, se scella!

Le quatorze juillet, la date libertaire,
Ludendorf s'élança dans un dernier effort;
Mais Gouraud près de Foch amusa l'adversaire
Et Mangin l'entraîna dans le sac de la mort.

De la Meuse à l'Yser, c'est l'intense débâcle!
Près de Foch la victoire à tire d'ailes va,
Devance les poilus, leur aplanit l'obstacle,
Et l'Allemand se rend, France, à ton grand soldat!

29 décembre 1918.

LE TRIOMPHE !

Les troupes alliées victorieuses défileront dons Paris. — (Les journaux.)

Dans Paris, ce jour-là, capitale du monde!
Dans Paris, foyer de la Science et des Arts,
Dans Paris, le cerveau qui sème et qui féconde,
Des peuples alliés flottent les étendards.

Paris a mérité l'universel hommage
Que l'on doit aux héros, que l'on rend aux martyrs;
Paris en souriant, avec un beau courage,
A chanté sous l'obus sa foi dans l'avenir.

La France a bien gagné le triomphe et la gloire!
Ses millions de fils tombés sous les drapeaux
N'auront pas vainement préparé la victoire,
Car l'immortalité veille sur leurs tombeaux.

Poincaré puis Wilson, Clémenceau l'énergique,
Patriote attirant les acclamations,
Des Empereurs, des Rois dans notre République,
Regardent gravement venir les bataillons!

Aux Champs Elyséens, route d'apothéose,
Passent Français, Anglais, Belges, Américains,
Serbes, qui les premiers ont souffert pour la cause,
Italiens et Grecs, des Tchèques, des Roumains.

Voilà les maréchaux sur leurs palefrois d'armes:
Joffre, Foch, Haig, Pershing, Diaz avec Petain.
Les vivats, les hourras, majestueux vacarmes,
S'élancent vers les cieux, pour devenir divins!

Salut aux cuirassiers, aux légendaires lattes,
Aux rudes artilleurs qui parsèment la foudre,
Aux lignards, aux turcots, aux spahis écarlates,
Aux chasseurs, aux dragons, aux alpins noirs de poudre.

Les marins, combattants de la terre et de l'onde,
Ne connaissant que Dieu, leur vaisseau, leur drapeau,
Ne craignant point la mort, ni sa sape profonde,
Marchent en chaloupant comme sur leur bateau.

De Fonck, de Nunghasen ardentes lucioles,
Avec d'Annunzio les escadrilles vont
Se tailler dans l'azur un manteau d'auréoles,
Chantant la Marseillaise ou bien la Madelon!

Ils montent célébrer avec les grandes âmes:
Guynemer et Garos et tous les paladins
Qu'on acclame là-haut, qui boivent les dictames
Dans les ciboires d'or, avec les séraphins.

Ces coureurs d'infini, colibris de la nue,
Jettent sur nos soldats des étoiles, des fleurs,
Et le peuple, à genoux, honore tête nue,
Les veuves, les mamans: ostensoirs de douleurs!

L'ostensoir est pour Dieu, c'est une chose sainte!
Mais les femmes de France ont tellement donné,
Si noblement souffert, sans jamais une plainte,
Que l'élever ici ne l'a point profané!

Voilà du Canada la phalange héroïque:
Le célèbre "Vingt-Deux", le vainqueur de Cambrai,
Celui qui de Vimy fit l'assaut fantastique,
Se battit en chantant, ne recula jamais!

Ceux-là sont des Anzacs, gloire de l'Australie;
Ces autres de l'Annam, ceux-ci du Sénégal;
Les rajahs somptueux et les troupes d'Asie,
Une tour de Babel, mais un tout triomphal.

La victoire superbe aux ailes déployées,
Aux vivants et aux morts apporte des couronnes;
Mais décore, d'abord, les croix, les mausolées,
Qui semblent tressaillir lorsque les clairons sonnent.

Voilà ce que j'ai vu, dans un rêve sublime!
France! j'ai contemplé ton drapeau sur la cîme!
J'ai vu choir l'Allemand tout au fond de l'abîme.
C'est le baume d'un coeur qui dans le deuil s'abîme.

Novembre 1918.

LA DELIVRANCE !

A M. A. Probst, un Alsacien-Lorrain médaillé militaire qui éleva au Canada ses fils dans l'idée de revanche et l'amour à la France. Son fils aîné, lieutenant au 3ème Zouave, vient de tomber au champ d'honneur. Son second fils est parti pour prendre sa place.

L'histoire a des retours, d'immanente logique,
Et la reconnaissance est, chez les êtres forts,
Dans le cycle des ans, la hantise atavique
Qui rappelle aux vivants ce qu'ils doivent aux morts!

De Metz, vieille cité d'où partit Lafayette,
Pour aider Washington à fonder ses Etats,
Les fils des "insurgents", fiers de payer leur dette,
Briseront les carcans, déchaîneront les bras!

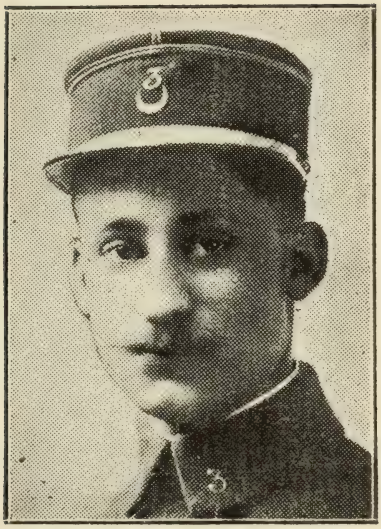
A l'Alsace-Lorraine, aux deux soeurs opprimées,
Dont quarante-sept ans de régime allemand
N'ont pu dompter le coeur ni changer les pensées,
Des sauveurs sont venus à travers l'océan.

A la voix de Wilson, justicier sévère,
Un grand peuple est debout autour de son drapeau!
Il s'enflamme, il s'enrôle, il est prêt pour la guerre:
Il veut prêter main-forte aux fils de Rochambeau!

Dans un même idéal, les universitaires,
Les ranchers du Texas, bravant tout, broyant tout,
Les gueux et les richards se sont faits militaires,
Voulant, dans cette lutte, apporter leur atout!

Dans d'immenses transports, par trentaine de mille,
Ils traversent les mers, de huit jours en huit jours.
Ils débarquent en France, et leurs armes qui brillent,
Se rougiront bientôt dans le sang des vautours.

Pour se faire la main, dans la grande bataille,
Massacrant de la Garde au moins trois bataillons,
Ils frappent sans entendre et, d'estoc et de taille,
Ils retirent Sergy des griffes des Teutons.



Le lieutenant Emile Probst, de la 1ère compagnie du 3e Zouaves, mortellement blessé à la tête de sa compagnie, le 21 juillet, à Saconin près de Soissons, fils de A. Probst, un Alsacien médaillé militaire qui a opté pour la France et dont le fils est mort pour elle à la reprise de l'Alsace-Lorraine; le second fils de M. Probst est aussi au 3e Zouaves. M. Probst était autrefois à St-Hyacinthe et maintenant à Québec.

C'était un beau début: ce n'était qu'un hors-d'oeuvre!
Pershing rapidement, à ses Américains,
A fait exécuter une telle manoeuvre
Que de Saint-Mihiel ils s'emparent soudain!

C'est la route de Metz et de la Germanie,
Qu'à grands coups de canons ils ouvrent devant eux.
A Berlin l'on s'émeut: c'est en vain qu'on le nie!
Et se moquer du peuple est un jeu dangereux.

En dépit des censeurs, en Alsace-Lorraine,
Des troupes de l'Entente on connaît les succès.
La délivrance, enfin, claironnante s'amène,
Unissant les drapeaux étoilés et français.

Des saintes libertés vous fûtes les apôtres,
Washington, Lafayette, entr'ouvrez vos tombeaux:
L'histoire a ses retours; ces gloires sont les vôtres,
Des Républiques soeurs acclamez les héros!

A toi, vieux fils d'Alsace, à ta douleur je pense.
Probst qui, du Canada fit ton nouveau foyer,
Ton fils vient de tomber pour l'Alsace et la France,
Ton autre enfant s'en va l'imiter, le venger.

Du meilleur de ton sang le sacrifice ultime
Ne sera point perdu: c'est le semis fécond
D'où naissent les vainqueurs, c'est la sublime dîme
Qu'à leur noble pays les braves pères font!

29 septembre 1918.

ALSACE-LORRAINE.

Vous pouvez enlever votre cocarde noire,
Belles filles d'Alsace, et porter vos couleurs,
Lorraines, célébrez, chantez votre victoire
Que regarde des cieux Jeanne de Vaucouleurs.

D'infâmes ravisseurs, victimes indomptables
Vous avez jusqu'au bout conservé vos espoirs.
Les ans suivaient les ans, douloureux, lamentables,
Vous n'avez point faibli dans les jours les plus noirs.

C'est fini maintenant de vos grandes détresses,
La France libertaire a chassé le tyran.
Plus de rubans de deuil nouant vos blondes tresses
De Saverne martyre ont fui les Allemands.

Dans Metz et dans Strasbourg, les musiques françaises,
Précédant des poilus les vaillants bataillons,
Font retentir les airs de notre Marseillaise,
Nos drapeaux revenus ornent les horizons.

23 novembre 1918.

VERSAILLES.

La justice immanente, au palais de Versailles,
Va punir un forfait de quarante-sept ans.
L'Allemand va revoir "Le Salon des Batailles"
Mais c'est comme un vaincu qu'il y vient maintenant.

Versailles! c'est bien là que la France épuisée
Devant tout l'univers, indifférent témoin,
Par l'odieux Bismark froidement torturée
Dut céder au plus fort mais ne supplia point!

L'ennemi qui comptait sur la force du sabre
Qui faisait des traités un chiffon de papier
Sera simple comparse au glorieux palabre.
Pour les vengeurs du droit ce n'est qu'un meurtrier!

L'histoire a ses retours, mais celui-ci dépasse
Les plus rudes concepts de rétribution:
L'univers réuni dans la "Salle des Glaces"
France va proclamer ta résurrection.

Décembre 1918.

ILS CALCULENT LEURS MORTS.

De juillet à septembre, on brûle les étapes
Sur les ordres de Foch, sans laisser aux Germains
La chance de souffler, on les taille, on les sape!
Il faut avant l'hiver qu'ils repassent le Rhin.

C'est en vain qu'à Berlin une presse servile
Camoufle la déroute et truque les rapports,
Malgré la discipline et son esprit docile
Le peuple s'épouvante en calculant ses morts!

Ils ne reviendront plus les soldats de la Garde,
Les hussards du kronprinz, les farouches uhlans,
Ils convoitaient la France et la France les garde,
Leurs cadavres hideux vont engraisser nos champs.

L'Allemagne a perdu tous droits à la clémence,
Elle invoquait la Force et le Droit répondit!
C'est la voix de Wilson qui porta la sentence:
"Il faut anéantir ce peuple de bandits!"

Chaque jour maintenant l'avance se déroule,
Car les soldats de Haig, de Pershing, de Petain,
Ont compris qu'il fallait détruire la goule
Pour que l'humanité puisse vivre demain!

La bataille fait rage et la bête acculée,
Forte pour massacrer des femmes, des enfants,
Devant de vrais soldats recule épouvantée.
"Kamarades" trop tard, tes crimes sont trop grands!

On a peur aujourd'hui dans les villes rhénanes!
A Coblentz, à Cologne on craint les châtiments!
Quand grondent les moteurs de nos aéroplanes
Ils précèdent, dit-on, l'un de nos régiments!

La Belgique martyre attend qu'on la délivre;
L'Alsace et la Lorraine encore dans les fers
En françaises bientôt auront le droit de vivre.
Je vois au pilori grimacer le Kaiser.

Tremblerais-tu, Kaiser? N'as-tu pas le courage
De ton frère Attila, du grand Napoléon?
Avec un régiment affronte le carnage,
Sache mourir du moins autrement qu'en capon.

Mais non, Hohenzollern, vous n'avez rien de mâle,
Pas même vos plaisirs et vos vices honteux!
La lâcheté blémit votre visage pâle
Et la peur aveulit le glauque de vos yeux!

1er septembre 1918.

L'EVEIL DU REVE.

A Madame C. E. Bonin. Hommage
d'un Artésien pour le 14 juillet.

L'histoire de quatre ans! Lorsque dans la nature,
Tout chantait, tout riait, tout vibrait, tout aimait,
Quand le soleil fécond dorait la moisson mûre,
Au massacre du monde un bandit s'apprêtait.

A Potsdam le berceau des crimes germaniques,
Guillaume étudiait des cartes et des plans.
De ses agents secrets, voleurs diplomatiques,
Relisait les rapports, notait les documents.

Un infernal rictus ratatine sa face.
"Je les tiens, hurle-t-il, en lâchant ses jurons;
Pour atteindre la France en Belgique je passe,
Qu'importent les traités! nous les déchirerons."

L'Empereur est tout seul, tout seul il vit son rêve;
"Paris, murmure-t-il, cerveau de l'Univers,
De la science et des arts et le coeur et la sève,
Je vais pouvoir enfin te mettre dans les fers.

Merveilleuse cité, que je hais, que j'envie,
Dans deux mois tu verras, soumise à mon pouvoir
Sur ton Palais Bourbon, pantelante, asservie,
Brisant tes trois couleurs, flotter mon aigle noir.

Paris, comme la vierge ardente de Byzance,
Attirant dans tes bras toute l'humanité,
Tu seras toute à moi! Je t'enlève à la France!
Je veux sur tes débris tuer la Liberté!"

A Berlin, devant lui, superbe, étincelante,
C'est sa Garde qui passe, invincible, dit-on!
Des hussards de la mort l'attitude insolente
Montre que du kronprinz ils portent le guidon.

Voilà les régiments, la ligne, la marine,
Les artilleurs avec leurs canons monstrueux,
Les Uhlans dont la lance avec ordre s'incline,
Saluant l'Empereur qui se penche vers eux.

"Deutchland Uber Alles", les cuirassiers défilent,
Pesants, robustes, lourds, avec un bruit d'airain,
Les généraux pillards dont les casques scintillent,
Tout cela s'abattra sur la France demain.

Autour du grand Vautour se groupent les rapaces,
Les princes bavarois, badois, brandebourgeois,
Les gouverneurs bourreaux de Lorraine et d'Alsace,
Tels des fauves sortant, faméliques, des bois.

D'un rêve de quatre ans tu t'éveilles, Guillaume;
L'élite de ta garde a nourri nos canons,
Sur la Marne, à Verdun, à Vimy, dans la Somme,
Nous les avons fauchés tes fameux bataillons.

Tu n'avais pas prévu cette union sacrée:
Le prêtre, l'esprit fort, le noble, l'ouvrier,
Dès le premier appel n'eurent qu'une pensée:
Former à notre France un vivant bouclier.

Tout était bien prévu, sauf notre patience,
Le miracle de Joffre, arrêtant de ses Francs
L'élan impétueux, puis guettant en silence
Le moment décisif pour marcher en avant.

Tu n'avais pas prévu le marais historique,
Foch amusant Von Kluck, le trappant à Saint-Gond,
Ni de Gallieni l'audace magnifique,
Ni le vieux Maunoury te balayant à fond.

Tout était bien prévu, sauf la femme française,
Sacrifiant ses fils, son père, son époux,
Pour cacher ses douleurs, chantant la Marseillaise,
Forgeant les gros obus, moissonnant les blés roux.

Paris est un appât, Guillaume, qui te broie,
Hindenburg devient fou, toi-même, tu sais bien
Que la France jamais ne restera ta proie,
Que le monde latin ne peut être prussien!

Tu la connaissais mal la race qui défie,
Indomptable, l'usure et puise dans ses deuils
L'éternel renouveau, la puissance, la vie:
Ton rêve, tes exploits attendent leurs linceuils.

Ce quatorze Juillet, France superbe, austère,
Je vois à tes côtés, les fils de l'Oncle Sam,
Ces vaillants avec toi viennent gagner la guerre,
Réveiller et punir le bandit de Potsdam.

14 juillet 1918.

LA MARNE (1914-18).

Un tourbillon sanglant ravage les années,
Les morts poussent les morts et la gloire, au galop,
Emporte dans ses bras, hommes et renommées,
Vers l'immortalité, victrice du tombeau.

Nous vivons dans un temps prodigue d'épopées,
Le miracle de Joffre est déjà loin de nous!
Mais la Marne a sauvé Paris et nos armées;
Lorsqu'on l'évoque, enfants, que ce soit à genoux!

Joffre, nouveau Carnot, taciturne admirable,
A la force morale unissant le talent,
A paré pour la France, un désastre effroyable,
Il servit de pied d'oeuvre aux exploits du présent.

Septembre commençait: nous battions en retraite,
Des stratèges en chambre évoquaient un Sédan,
Joffre ne voulait pas qu'on parle de défaite;
Il avait le sourire; attendait son moment.

Comme les flots de feu d'un volcan gigantesque
La mitraille allemande incendiait nos champs.
Dévalant de partout l'avalanche tudesque,
Ravageait les cités avec leurs monuments.

Joffre serre les poings, il voit dans sa colère,
Ses soldats mal armés, il manque de canons.
Aux ouvriers français, il conte sa misère,
Vaillamment nuit et jour peinent les forgerons!

Des canons! des obus! enfin l'on va se battre!
Joffre, le six septembre, aux chefs et aux soldats,
Lance l'ordre suivant qu'il ne faut pas débattre,
"Plus de recul, il faut tenir ou mourir là!"

Lors ce qui se passa fut toute une merveille,
Nul peintre n'osera, nul poète ou docteur,
D'Homère, à Bossuet, Hugo comme Corneille,
N'auraient pu s'élever jusqu'à cette grandeur!

Jusqu'au douze septembre, on se battit sans trève,
Joffre ne s'arrêta qu'à son dernier obus.
Mais Guillaume avait vu le néant de son rêve,
Il savait maintenant ce que sont les poilus.

Sur les rives de l'Ourcq c'est la fuite éperdue,
Les régiments germains repassant en troupeau,
Comprenant que la France est si bien défendue,
Que la plupart d'entr'eux y laisseront leur peau.

Froidement, sans vertige, envisageant l'abîme,
Joffre silencieux surveille l'imprévu,
Retenant ses soldats pour un élan sublime,
Il capte sa minute et Von Kluck est vaincu!

Joffre a fini son oeuvre et la France est sauvée.
Le Grand Temporiseur se retire, et, demain,
Foch, le suprême chef, mènera notre armée
Planter notre drapeau sur l'autre bord du Rhin!

6 septembre 1918.

APRES QUATRE ANS.

Dans mes veines la fièvre intense bat la charge!
Je vis dans la bataille et dans les corps à corps.
J'entrevois près de Foch Napoléon en marge.
Le Kronprinz, blémissant, se terre sous ses morts!

Le quatorze juillet, sans songer à l'idée
Depuis quatre-vingt-neuf guidant tous les poilus,
Les Germains ont lancé leur fameuse ruée:
Aux cris de Liberté nous les avons reçus!

C'est pour la Liberté qu'autrefois Lafayette,
Démocrate et marquis, vint aider Washington.
C'est pour la Liberté, l'histoire se répète,
Que combat aujourd'hui le juriste Wilson!

Qu'ils sont beaux leurs drapeaux: drapeaux semés d'étoiles,
Drapeaux ayant porté partout nos trois couleurs.
La gloire dans leurs plis amoureuse se voile,
Et la victoire tend ses lèvres aux vainqueurs!

La date était vraiment bien faite pour nous plaire,
Le Quatorze Juillet! Et les Américains,
Joyeux de l'aventure, dans nos rangs s'alignèrent.
La riposte fut belle, elle eut ses lendemains!

Du quatorze au dix-sept, des forces ennemies
Foch surveille l'assaut: il choisit son terrain.
Le dix-sept, de Gouraud les troupes se replient
Pour laisser le champ libre à celles de Mangin!

Les troupes du Maroc en rafale s'élancent,
A l'ennemi surpris prennent Château Thierry.
Puis les Américains sont rentrés dans la danse
Pour massacrer la Garde aux faubourgs de Sergy.

La Garde ce jour-là, sous les yeux de Guillaume,
En uniformes neufs, devait charger à fond!
Mais les ranchers du Sud la tailladent, l'assomment,
En épargnent soixante: un simple échantillon!

Depuis lors chaque jour, comme on traque les fauves,
Foch resserre la poche entre Soissons et Reims.
Le Kronprinz affolé demande qu'on le sauve.
Il sent de nos poilus la baïonnette aux reins!

Il n'avait pas prévu les tombeaux de la Marne,
Il n'avait pas prévu nos jeunes généraux,
Nos soldats dans lesquels une France s'incarne.
Il connaît, mais trop tard, l'âme de nos héros!

Guillaume l'assassin! après quatre ans de guerre,
Tu peux dire, on te croit: "Je n'ai pas voulu ça".
Tu n'avais pas prévu la force libertaire
Qui brise les tyrans, qui t'étrangle déjà!

4 août 1918.

L'ASSASSIN !

Ce n'était pas ainsi que tu l'avais prévue,
Guillaume, cette paix que l'on va te dicter.
L'Allemagne s'effondre et ta race est vaincue;
Ton peuple, tes soldats, veulent te détrôner.

Ainsi donc tu pensais, dans ta rage infernale,
Tuer, brûler, piller, massacrer, égorger,
Te conduire en bandit, t'amuser en Vandale
Sans que le châtiment puisse te terrasser!

Regarde dans sa cage un tigre sanguinaire
Tourner et retourner, rampant et cauteleux,
Dont ne s'approche pas même le belluaire.
Guillaume, je te crois le plus fourbe des deux!

Tu méprisas les lois qui dirigent la guerre.
Tu n'es pas un soldat mais un simple brigand
Sans honneur, et sans foi, qui ne s'occupe guère
Du traité qu'il signa, comme Empereur à Gand.

Hier tu déclarais, appuyé sur ton sabre,
Que la Force toujours devait primer le Droit.
Nous sommes les plus forts: ta devise macabre
Nous allons l'appliquer aujourd'hui contre toi.

Tu te serais repu de nos mille souffrances;
Tu te serais moqué des plus nobles douleurs;
Tu aurais dévasté la Belgique, la France,
Et tu nous fléchirais par d'hypocrites pleurs!

Ecoute la réponse: elle monte des ondes!
Du "Lusitania", des vaisseaux hôpitaux.
Les martyrs innocents, de leurs tombes profondes
Défendent qu'on pardonne à leurs lâches bourreaux.

Ecoute la réponse, elle surgit de terre:
D'Arras et de Cambrai, de Reims et de Louvain,
Chaque pierre redit dans sa sainte colère:
L'on ne fait pas la paix avec un assassin!

Ecoute la réponse, elle vient de ces mères
Dont ta rage, au berceau, mutila les garçons;
Des prêtres massacrés devant leurs sanctuaires:
Des vierges que tu fis livrer à tes barons!

Tu n'as rien oublié dans la gamme des crimes,
Même tu surpassas ton aïeul Attila.
Aux meilleurs meurtriers tu décernas des primes,
Tu voudrais que l'oubli passe sur tout cela!

Montréal, 12 octobre 1918.

GLAS ET CLAIRONS.

On se revoit enfant, avec des boucles blondes,
Près d'une mère aimée, au fond d'un vieux manoir;
Quand gémissaient des glas les quéréles profondes,
On disait en tremblant sa prière du soir.

Pour des morts inconnus, sans pleurs et sans tristesse,
On balbutiait, vite, un Ave Maria!
Pour les miens maintenant ravis à ma tendresse,
Je redis l'oraison que je n'oubliais pas.

Tintez glas lents, longs, las, dans les clochers funèbres,
Parents, enfants, amis, espoirs, bonheurs, amours,
Tout cela disparu, dans d'inanes ténèbres!
Pleurez et gémissez glas lents, longs, las, sourds, lourds.

Tout cela c'est la vie, et l'on veut vivre encore.
Oubliant les douleurs, les glas, les souvenirs,
On voit de la Victoire étinceler l'aurore!
Et la France debout dominant l'avenir!

Les vieillards, les enfants, les filles et les mères,
En écoutant les glas,
Pleurent les disparus, malédictent les guerres,
Qui moissonnent les gas!

Le ciel funèbrement s'endeuille de nuages
Que la rafale bat.
Et les âmes s'en vont par les champs de carnages
Quêter des libera.

Les glas, depuis quatre ans, survolant les tranchées,
Nocturnes messagers,
Apportaient de bien loin sur les tombes sacrées
Des pleurs et des baisers.

Dans le clocher désert de l'église meurtrie
Ululent les hiboux.
Le vieux prêtre exilé, dans sa retraite prie
Pour tous ceux de "chez nous".

Dans des débris sans nom, recherchant leur village,
Voyageurs égarés,
Les morts, une fois l'an, selon le sombre usage,
Chantent miserere!

Les moyettes d'Artois, comme de parves nonnes,
Sous le gris capulet,
Semblent dans les éteuils, lorsque les glas résonnent,
Dire le chapelet.

De la blessure ouverte au flanc des cathédrales,
Monte un gémissement.
Un clocheton brisé, dans sa détresse, râle
Sous l'étreinte du vent!

Arpentant de Potsdam les mornes galeries,
Guillaume entend les glas.
Le désespoir, la rage, inutiles furies,
S'attachent à ses pas.

L'infâme sent venir dans les voix vengeresses,
Qui tombent du ciel bas,
La Justice de Dieu qui brise les Altesses
Et qu'on ne fléchit pas.

Il frissonne, il a peur, il appelle sa garde,
Mais des spectres hideux
Se dressent devant lui: c'est la mort qui le garde,
Cet assassin fameux.

Les glas sont des hérauts, qui disent que le monde
Pourra revivre enfin,
Ayant broyé la tête à ce vampire immonde
Qui régnait sur le Rhin.

Les glas de l'an dix-huit, uniques dans l'histoire,
Ont l'éclat des clairons!
Car notre Maréchal décrète la Victoire
Au front des bataillons.

Enfants, ne tremblez pas, lorsque les cloches pleurent,
Les glas sont des amis qui viennent de là-haut.
Les âmes des héros aujourd'hui nous effleurent,
Elles viennent frôler leur immortel drapeau.

Voilà Galliéni, dont l'audace imprévue,
Jeta devant Von Kluck les troupes de Paris.
Guynemer, radieux, reparaît dans la nue,
Déployant nos couleurs au front du Paradis!

C'est l'âme des poilus, des gradés, des sans grades.
Les bleuets, les grognards que la mort a frappés,
Quand leur sang vers Berlin marquait les premiers stades,
Viennent glorifier ceux qui les ont vengés!

Enfants, ne craignez rien lorsque les cloches pleurent,
Les glas sont des vengeurs dans le noir firmament!
L'Allemagne agonise et ses tyrans qui meurent
Vainement veulent fuir l'heure du châtiment.

2 novembre 1918.

NOEL PACIFIQUE.

Plus de sombres Noël ni de rouges années:
Lorsque Jésus n'avait qu'un canon pour berceau,
Lorsqu'on chantait la messe et les hymnes sacrées
Sous le feu des obus, aux portes d'un tombeau!

Noël! Gloire au Seigneur! La guerre est terminée,
Les canons pleins de fleurs ne sont plus menaçants
Et les soldats quittant, pour toujours, la tranchée
Acclament tout joyeux Jésus le Dieu des Francs!

Noël gloire au Seigneur! Les gammes argentines
S'élancent des clochers, dans le silence bleu,
Et les Anges levés aux heures matutines
Sont venus, dans sa crèche, adorer l'enfant Dieu.

Un Séraphin, tenant la palme symbolique,
Vient annoncer la paix, par l'ordre du Très-Haut.
Il arrête le feu d'un geste pacifique.
Noël, Noël et gloire in Excelsis Deo!

Noël, gloire au Seigneur! Femmes canadiennes,
Vos époux et vos fils, moissonneurs de lauriers,
Pour fêter le Noël reviennent par centaines.
Le bonheur avec eux rentre dans vos foyers!

Noël, gloire au Seigneur! En Alsace-Lorraine
Les bourdons aujourd'hui résonnent en français;
Après les jours de deuil c'est la clarté sereine,
C'est le Noël joyeux des peuples délivrés.

Dans Malines, dans Reims, aux nobles cathédrales,
Le Cardinal Mercier, le Cardinal Luçon
Peuvent chanter enfin les hymnes triomphales
Et donner dans la paix leur bénédiction.

Noël, à Montréal, dans votre basilique,
En offrant, Monseigneur, votre messe à Jésus,
Votre coeur débordant de foi patriotique
Songera tout d'abord à ceux qui ne sont plus.

Décembre 1918.

LES ROIS !

Reprenant chaque nuit sa place séculaire
Chez les astres menus, dont les prunelles d'or
Reflètent l'infini sous la clarté lunaire,
L'étoile du berger attend l'aube et s'endort!

Son âge se rattache à celui du Messie;
C'est elle qui guida les bergers puis les Rois
Vers l'étable où naquit Jésus fils de Marie:
Il connut sous le gel la misère et ses lois.

D'Hérode et de Néron, d'Attila, de Guillaume,
L'étoile a vu depuis les trônes s'écrouler;
Elle a vu sur l'Yser, sur la Marne et la Somme,
Notre France lutter puis sur le Rhin passer.

Dans le gâteau des Rois Foch a trouvé la fève;
La Reine qu'il choisit s'appelle: Liberté!
Kaiser, dernier tyran, tu jouis d'une trève,
Mais l'Humanité va t'envoyer au gibet!

Triste gâteau des Rois que, dans ta félonie,
Ferdinand le Maudit, tu fis cuire à Berlin!
La France t'a proscrit, d'Orléans te renie!
Juif-Errant de la honte, où mourras-tu demain?

5 janvier 1919.

TRI-SYMBOLE DE GLOIRE.

Roy, Guy Drummond, Revol, synthèse d'énergie!
Bien d'autres sont tombés, bien d'autres tomberont
Mais ce trio nous donne, en payant de sa vie,
Une fière leçon que nos fils retiendront.

C'est un premier faisceau d'hommes pris sur la cîme
Pour mieux prouver ici le devoir de s'unir.
Ils ont symbolisé par un trépas sublime
Comment on doit servir, comment on doit mourir.

Favorisés tous trois des dons de la fortune,
Possédant devant eux des avenirs brillants,
Sous les drapeaux unis leur âme devint une
A ce moment sacré d'agir en combattants.

Guy Drummond descendait d'une famille anglaise
Roy s'enorgueillissait d'être du Canada.
Revol avait l'amour de sa race française,
Ils étaient de l'élite et sont morts en soldats.

Découvrez-vous, rhéteurs, prédicants de discorde,
A l'abri des obus jonglant avec des mots,
Devant ce tri-linceul, qui de gloire déborde,
Méditez la leçon que donnent ces héros.

Valeureux précurseurs d'une magne apogée,
Quand la victoire aura, tendant ses ailes d'or,
Des nôtres couronné l'indicible épopée,
Aux martyrs d'avant-garde on songera d'abord.

Octobre 1915.

L'Epopée Canadienne

COURCELETTE.

C'est un matin d'automne, et, dans son embrun mauve,
L'aurore sur la Somme a des reflets sanglants!
Aux limites d'un bois, comme on guette le fauve,
Les Canadiens sont là surveillant l'Allemand.

Le commandant a dit: "C'est à la baïonnette,
"Enfants, que ce matin nous allons déjeûner.
"Il faut, avant ce soir, qu'on prenne Courcelette.
"Capitaine Bauset, c'est à vous d'engager.

"Ils sont bien retranchés, la lutte sera dure;
"Mais vous aimez, l'on sait, les exploits périlleux!
"Il s'agit d'enlever d'assaut chaque masure,
"C'est un rude travail, digne de vos aïeux."

L'officier désigné, de superbe prestance,
Comme pour la parade, a boutonné ses gants.
A ses boys il commande: En avant, pour la France.
Vive Dieu! qu'ils sont beaux les Canadiens chargeant!

Terrible fut l'attaque et rouge la mêlée
Sur Courcelette enfin notre étendard flottait.
Le Canada venait, à sa mâle épopée,
D'ajouter un feuillet signé: Montréalais!

Mais elle coûta cher, notre belle victoire:
Bauset, comme un héros, est mort au champ d'honneur;
Beaudry, Renaud, Lefebvre ont partagé sa gloire!
Mères, nous saluons votre noble douleur.

Septembre 1916.

Le major A. V. Roy, qui fut le premier à mourir glorieusement dans le 22e R. C. F. Ancien président du Club St-Denis de Montréal. Ingénieur civil de l'Ecole Centrale de Paris.

VIMY !

St-Julien, Festubert, Ypres puis Courcelette,
Autant de croix d'honneur au drapeau canadien.
Et nos gars, maintenant ont conquis cette crête
Redoutable pivot de tout un plan prussien.

Dans le pays d'Artois, aux célèbres collines
S'étagent près d'Arras les hauteurs de Vimy
Sur la Deule et la Scarpe, aux ondes serpentines,
C'était un fort puissant, aux mains de l'ennemi.

De ce point culminant, la brûlante mitraille
Sans répit, s'acharnait sur les ruines d'Arras,
Du sang d'un pauvre vieux arrosant la muraille
Tuant triste maman ton bébé dans tes bras!

Hindenburg supposant la redoute imprenable
Appuyait sur ses flancs sa ligne de renfort.
Il comptait celui-là sans la race indomptable
Qui tient de ses aïeux le mépris de la mort!

Un dimanche matin, au chant des sonneries
Clamant à l'Univers: Christ est ressuscité!
Sous le feu des canons scandant les liturgies
Les Canadiens ont pris ce mont si redouté.

Dans les plaines d'Artois, aux luttes légendaires,
Jamais oncques ne vit hallali plus brillant!
Dans les fauves teutons traqués dans leurs repaires
Nos gars superbement tranchaient à plein taillant.

Le vingt-deuxième, encore, a conduit la partie!
Quand il faut emporter vivement le morceau
Sir Douglas qui connaît leur joyeuse énergie
Aux Canadiens-français lance l'ordre d'assaut.

Arras quand ton beffroi grave resurgira,
Vimy, comme Verdun, est déjà dans l'histoire.
Que ton premier bourdon, puissant, sonne la gloire
De ceux qui t'ont sauvé: les fils du Canada!

12 avril 1917.

LE 22IEME.

Lorsque la Providence, éternelle voyante,
Fit aborder Cartier au pays laurentien,
Elle savait qu'un jour de guerre et de tourmente
La France y trouverait un valeureux soutien!

Des hommes qu'apporta la frêle caravelle
Ce sont les descendants que d'immenses vaisseaux
Emportent aujourd'hui de la France nouvelle
Pour se battre, pour vaincre ou mourir en héros.

Du rude sang gaulois, de vingt siècles de gloire,
Indomptables gardiens ils sont venus ceux-là
Au pays ancestral écrire pour l'histoire
Une page sublime et signer: Canada!

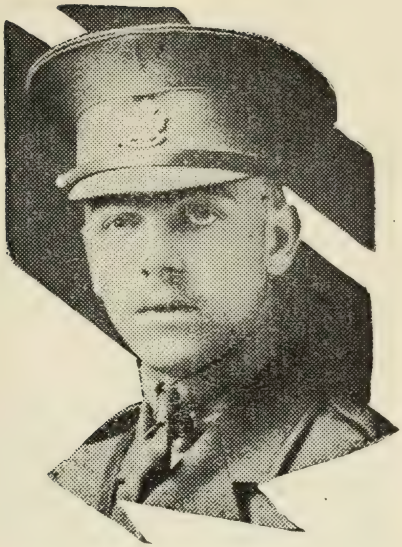
Dans cette lutte ils sont l'inédite synthèse
Qui de toute une race éternise l'honneur!
Leur numéro: vingt-deux! Origine: française!
Blason: Je me souviens! Devise: Jamais peur!

Du Canada français ce régiment symbole,
Depuis le major Roy jusqu'au jeune Lemieux,
Pour venger ses héros qu'éclaire l'auréole,
Se reforme sans cesse et reçoit d'autres preux.

Pour assurer l'effet d'une attaque brusquée,
Haig, avec sûreté, lance les Canadiens,
L'Allemand les redoute et la horde affolée
Sans prier son "Vieux Dieu" s'enfuit comme des chiens.

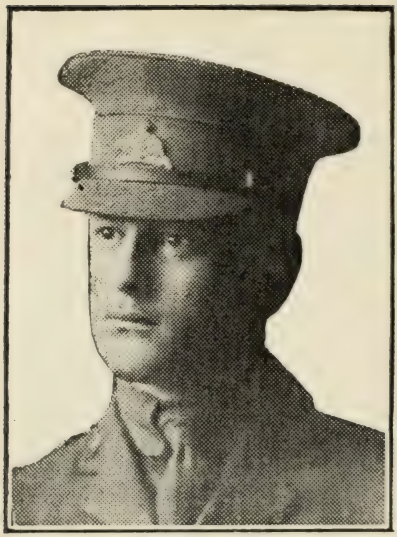
Catholique fervent, à Madame la Vierge,
Dans ce fier bataillon plus d'une jeune officier
Avant que de partir a fait brûler un cierge;
Et la Vierge, à sa mort, l'accueille d'un baiser!

On les trouve partout où les grands coups se donnent:
Courcelette, Verdun, Vimy, Drocourt, Quéant,
Lens aux puisards minés qui sous les pieds détonnent,
Ces noms sur leur drapeau s'étalent flamboyant.



Le lieutenant Alexandre Dumont Laviolette, de Montréal, tombé glorieusement à la bataille de Vimy.

Le capitaine Jos. Sylvestre, du 22e R. C. F., tombé dans l'un des premiers combats livrés par son glorieux régiment.



Le capitaine Maurice Bauset, du 22e R. C. F., mort glorieusement à Courcelette.

Le lieutenant Abel Beaudry, de Montréal, du 22e R. C. F., mort glorieusement à Courcelette.

De leurs combats géants, la tourmente passée,
On pourra nous conter des récits merveilleux;
On n'atteindra jamais la cîme d'épopée
Qu'escaladent déjà les soldats du "Vingt-Deux".

Mais lorsque la Victoire, en un geste superbe,
Au triomphe final, du fameux régiment
Fera le grand appel, surgissant à son verbe,
Même les morts, des cieux, lui répondront: présent!

15 septembre 1918.

TOMBES GUERRIERES.

Dans les champs désolés de nos Flandres françaises,
Partout poussent des croix, lèvent des tumulus!
Quand le vent vespéral effleure les mélézes
La sentinelle entend la voix des disparus.

Dans les vals de l'Artois, dans la plaine picarde,
Le soleil effrayé glisse sur des charniers;
Il se cache, il s'éclipse et la lune blafarde
De son linceul d'opale abrite les guerriers.

Ce sont des Canadiens, dont l'ardente jeunesse
Loin du pays natal éternellement dort.
Pour remplacer la mère et sa sainte caresse
La gloire, en les berçant, magnifia leur mort.

Librement, sans contrainte, ils sont partis se battre;
Et par cent et par mille ils ont bien fait leur part!
Des vieillards maintenant pleurent, seuls près de l'âtre,
Leurs robustes garçons si vaillants au départ.

Quand l'heure sonnera superbe, triomphale,
Ces grands morts seront là, dans l'âme des drapeaux,
Heureux d'avoir versé sur la terre ancestrale
Leur sang canadien, semence de héros.

Quand le vent vespéral pleure dans les mélézes,
Aux bords du St-Laurent quand sonne l'Angelus,
Enfants, rappelez-vous que des Flandres françaises
Grave monte l'appel de ceux qui ne sont plus.

17 septembre 1917.

FAMILLE DE HEROS.

Lorsque le Maréchal en sa course rapide
Visita Montréal, son geste le plus beau
Fut le baiser donné par le chef impassible
Au Major Laviolette, un martyr du drapeau.

Visiblement ému, le vainqueur de la Marne
Enlaça dans ses bras le blessé canadien.
On vit dans ses yeux bleus la perle d'une larme
Et peut-être il pensait: "Que sera-ce demain?"

Quand devant vous, Madame, un Maréchal de France
Admirant votre fils, gravement s'inclina,
C'est la vieille patrie et toute sa vaillance
Qui saluait par lui l'âme du Canada.

Madame, vous avez la douloureuse gloire
Avec vos soeurs de France, en ces jours de malheur,
D'écrire par vos fils une page d'histoire
Près d'un lit d'hôpital et sur le champ d'honneur.

De votre second fils le trépas héroïque,
Un matin de victoire: au plateau de Vimy,
D'une race superbe est la noble réplique
Ce geste d'un héros anoblit son pays.

Pleurez, mère, pleurez, vos larmes sont sublimes;
Pleurez, c'est bien humain, mais songez fièrement
Qu'il est parmi ces preux, parmi ces magnanimes,
Dont l'immortalité fait d'éternels vivants!

LA MERE QU'ON DECORE.

Madame Dumont Laviolette reçoit aujourd'hui, ce 14 juillet, des mains du Consul Général de France au Canada, le Diplôme et la Croix de Chevalier de la Légion d'Honneur, décernés à son fils le Major Dumont Laviolette, mort des blessures reçues au champ d'honneur.

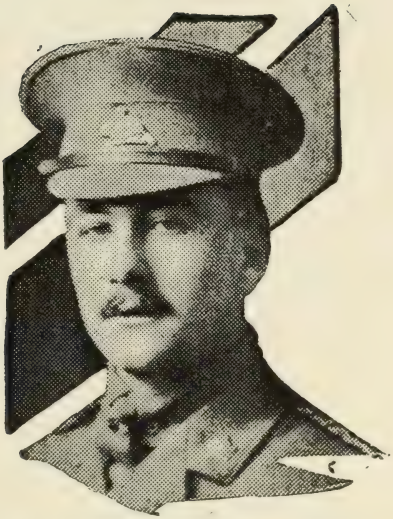
Des trompettes d'airain les lèvres angéliques
Font vibrer les appels et sonnent au drapeau!
Pour les morts de la guerre en ces temps héroïques
La terre est trop petite et leur gloire est là-Haut.

Ne pleure pas tes fils, mère canadienne!
Ces preux sont à jamais vivants et glorieux,
Leur honneur est le tien, leur valeur est la tienne,
La France devant toi s'incline devant eux!

Lorsque la "papa" Joffre au major Laviolette
Donna le fier baiser qui fait le Chevalier,
Le Maréchal dans son âme muette
A décoré la mère ainsi que le guerrier.

Clairons, sonnez aux champs, la femme qu'on honore
A donné le meilleur de son sang, de son coeur,
Pour que la Liberté puisse régner encore.
Elle revoit son fils dans cette Croix d'Honneur.

14 juillet 1918.



Le major Lambert Dumont-Laviolette, gravement blessé à Courcelette, mort à Montréal des suites de ses blessures. Un des héros du 22e R. C. F., décoré par les gouvernements anglais et français.

LA FOURRAGERE.

Devant un fier blessé le Maréchal s'arrête,
Soulevant dans ses bras le jeune Canadien,
Lorsqu'il donna la croix au Major Laviolette,
Des larmes ont roulé dans les yeux de l'Ancien.

Puis le chef s'inclina grave devant la mère,
Il lui prit les deux mains, pieusement les baisa;
Son geste décernait la noble fourragère
A toutes les mamans dont les fils sont soldats.

Malheur à qui devant cette scène émouvante
N'a pas senti son coeur battre plus vite un peu,
A qui n'a pas compris que l'heure est menaçante,
Que c'est l'Humanité dont le sort est en jeu.

Songez bien, Canadiens, que votre pays même
Pourrait être demain sous le joug allemand,
Si l'Entente perdait cette lutte suprême
Le sort de la Belgique, horrible, vous attend.

9 mai 1917.

INCLINEZ-VOUS, DRAPEAUX!

Jaloux de conserver sa marque de naissance,
Le Canadien-français aime le grand pays,
Dont il a le parler, l'esprit, la survivance,
Où sont les vieux clochers que l'obus a meurtris.

Tandis que jalonnant de leurs corps admirables
Le chemin qui conduit au triomphe final,
Canadiens et Français, ces soldats indomptables,
Meurent en souriant pour le même idéal.

Il appartient à ceux qui ne peuvent mieux faire,
Par la prose ou le vers, l'image ou le discours,
De graver dans les coeurs le souvenir austère
De ces astres voilés, mais qui vivent toujours.

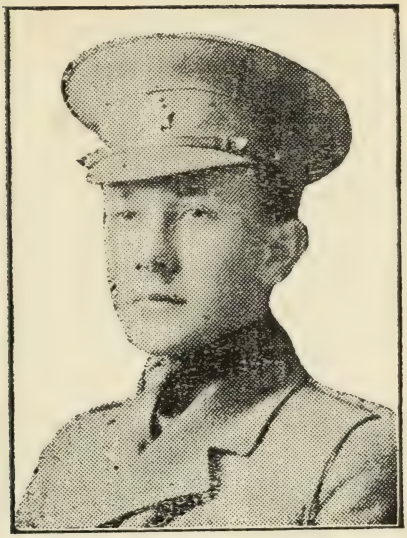
Librement, sans contrainte, à l'appel de la France,
Descendants de Français, les fils du Canada,
Subissant du vieux sang la sainte remembrance,
Sant partis pour lutter, vaincre ou mourir là-bas.

St-Julien, Festubert, c'est ainsi qu'on débute,
Lorsqu'on a d'Iberville et Dollard pour aïeux,
Quand le fameux "Vingt-Deux" se lança dans la lutte,
Il fit à son pays un renom merveilleux.

Il faut à ces héros où la France retrace
L'ardeur de ses grognards, la foi de ses croisés,
Une stèle brillant sur le siècle qui passe
Comme le pur flambeau de l'Immortalité.

Des deuils de Montréal la liste n'est pas close,
Mais quand viendra la paix, la seule qu'il nous faut,
La paix victorieuse avec l'apothéose,
Notre ville pourra se montrer le front haut.

Elle ira s'appuyant douloureuse mais fière
Sur Laflèche et Dubuc, Barré, Grothé, Quintal,
J'en passe et des meilleurs, sur le front de bandière,
Recevoir pour ses morts le salut triomphal.



Le lieutenant René D. Lafond, du 22e R. C. F., mort au champ d'honneur, à la fameuse bataille de Cambrai.

Le lieutenant Jacques Brosseau, de Montréal, du 22e R. C. F., mort au champ d'honneur.

Le major A.-V. Roy, ce fervent de la France,
Du fameux régiment fut le premier martyr.
Simplement dans un geste immense de vaillance
Pour sauver ses soldats on l'aura vu mourir.

C'est Charles Pelletier qui malgré sa réforme
Voulut partir quand même avec un hôpital.
Il nous revint mourant pour que son âme dorme
Brave parmi les siens sur le vieux sol natal.

Courcelette, Ypres, Lens, Vimy dit l'imprenable,
Mais que les Canadiens ont emporté d'assaut,
Sont autant de signets de ce livre admirable
Qu'écrivent en riant ces robustes héros.

Sonnez, clairons, pour ceux dont la bouche est muette,
Beaudry, Beauset, Bourgeois, Sylvestre, Papineau,
Huot, Brosseau, Lefebvre et les deux Laviolette,
Sont morts au champ d'honneur. "Inclinez-vous, drapeaux!"

21 janvier 1918.

LE LIEUTENANT LEMIEUX.

Ajoutant une gemme à la stèle sublime,
Que la vieille province empourpre de son sang,
D'un superbe idéal radieuse victime,
Roddy Lemieux n'est plus, il est mort à vingt ans!

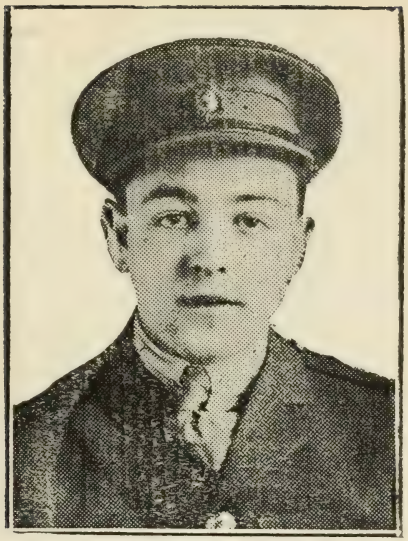
A dix-huit ans, laissant une mère adorée,
A son père arrachant — patriotique mot —
Un "oui" pour prendre part à la lutte sacrée,
Il partit simplement... il est mort en héros!

Dans le dernier baiser, dans l'ultime caresse,
A l'heure du départ, j'ai vu ses chers parents
Maîtriser leur douleur, aphoner leur détresse,
Puis... ne le voyant plus, partir en sanglotant!

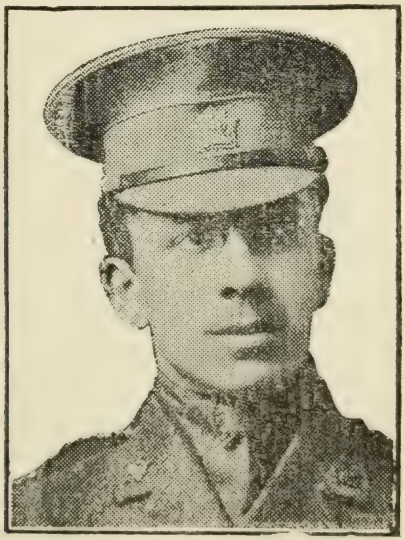
Insondable douleur, effondrement qui tue,
Tous les rêves formés pour l'éternel absent!
Pleurez, c'est bien humain, et votre âme éperdue
Ne peut se consoler mais lui parle en pleurant!

Plus tard, quand vous pourrez adoucir votre peine,
De votre unique fils le trépas glorieux
Nimbera votre deuil d'une fierté sereine:
Tant est belle la mort immortelle des preux!

8 septembre 1918.



Le lieutenant Rodolphe Lemieux, du 22e R. C. F., fils de l'Hon. Rodolphe Lemieux, qui tomba glorieusement à la tête de sa compagnie dans la grande offensive, en septembre 1918.



Le capitaine René Lefebvre, du 22e R. C. F., mort au champ d'honneur.

Le lieutenant Roger Huot, du 22e R. C. F., mort glorieusement à l'attaque de la butte 70.

Le caporal Charles Pelletier, beau-frère de l'Hon. Walter Mitchell, Trésorier Provincial et de M. Eugène Tarte, vice-président de "La Patrie", mort à Montréal d'une pneumonie contractée après trois ans de service en France.

VERDUN—VIMY.

Broyé dans son orgueil, enchaîné dans sa haine,
Guillaume, qui ne peut, comme un simple bourreau,
S'appuyer sur les lois de la justice humaine,
A grand peur maintenant pour son trône et sa peau.

Pour cacher, il le croit, sa colère impuissante,
Il passe de longs jours, en reclus, à Potsdam.
C'est là qu'il prépara cette guerre infamante
Qui lève contre lui les fils de l'oncle Sam.

Au chenil le vautrait, hurlant ses mélopées,
Réclame un solitaire à débauger sous bois.
Mais le royal veneur a bien d'autres idées:
Hohenzollern lui-même est un fauve aux abois.

Les arbres du vieux parc, sous la griffe autumnale,
Tendent de longs bras gris, nus comme des gibets!
Des branches, sur le sol, font une croix fatale.
"Rentrons", dit le Kaiser, lourdement absorbé.

Dans le sombre castel, où jouant au prophète,
Il déchaîna la guerre, au nom de son "Vieux Dieu".
Guillaume, sans témoins, voit venir la défaite!
L'ombre du châtiment passe devant ses yeux.

"Tant d'atouts, pense-t-il, et je perds la partie!
Ces Français sont trop forts, dans leur fraternité!
Leurs chefs et leurs soldats, grande famille unie,
N'ont qu'un même idéal: leur "Sainte Liberté"!

De ma Garde Prussienne, élite de l'armée,
Les vétérans sont morts: il n'en reste plus un.
En rêve je les vois, ardents dans la mêlée,
Je les appelle, mais l'écho répond: Verdun!

Mon pouvoir est trop dur pour la race nouvelle,
Le czar est en exil, où serai-je demain?
Le meurtrier d'Edith se souvient, il chancelle,
Une tache sanglante apparaît sur sa main.

Il voudrait travailler, mais la fièvre le mine,
Il retouche des plans, il refait des devis,
Il menace Calais, mais il casse sa mine,
Il brise son crayon au plateau de Vimy!

Octobre 1917.

L'EMPRUNT DE LA VICTOIRE.

Lorsque les forgerons, torse nu, face noire,
Martèlent les aciers, d'où naissent les canons,
Façonnent le obus, facteurs de la Victoire,
Leurs marteaux sonnent fiers tout comme des clairons.

Pour payer le charbon, que l'usine dévore,
L'acier, les explosifs, nourrir les ouvriers,
Canadiens, maintenant, c'est vous que l'on implore,
Apportez à l'EMPRUNT votre or et vos deniers.

Redoublez, laboureurs, la besogne féconde,
C'est vous, hommes des blés, qui fournirez le pain,
A tous ces régiments qui vont sauver le monde,
De la rage des Huns, du Kaiser assassin!

Des pays envahis, les terres ravagées,
Sont un grand champ d'honneur, qui ne produit plus rien.
Souscrivez à l'EMPRUNT afin que nos armées
Puissent vivre, tenir et vaincre le Prussien.

Ils ont, depuis longtemps, gagné leurs épaulettes,
Les gars du Canada, sur le vieux sol gaulois;
St-Julien, Festubert, Langemarck, Courcelette,
Ypres, Lens et Vimy proclam nt leurs exploits.

Le Canadien, en France, est traité comme un frère,
Mais songeant à tous ceux qu'il a laissés ici,
Il aspire à la fin de cette rude guerre:
Souscrivez pour hâter son retour au pays.

Au nom de ceux tombés pour la cause sacrée,
Souscrivez à l'EMPRUNT, car c'est pour les venger!
Au nom de ceux luttant pour finir l'épopée,
Souscrivez à l'EMPRUNT, car c'est pour les aider!

Citoyens, souscrivez: L'Emprunt de la Victoire,
C'est l'arme de tous ceux qui ne vont pas au Front
Acheter de leur sang les lauriers et la gloire,
Unissons nos efforts: L'Allemand nous l'aurons.

1917.

LA CHARRUE.

De notre Canada les terres sont fécondes;
Mais le sol généreux attend les travailleurs!
Pour semer le blé roux, faire les moissons blondes,
Il faut garder, au moins, un peu d'agriculteurs.

Quand l'Allemand maudit a déchaîné la guerre,
Nos Canadiens ont fait leur part, superbement,
Déjà quatre cent mille ont l'habit militaire
Et leurs nombreux exploits sont d'illustres romans.

Comme de vieux grognards, avec la baïonnette,
Nos gars ont délogé les Huns de leurs terriers.
Vimy, datant d'hier, Ypres, puis Courcelette,
Sur l'érable ont greffé d'héroïques lauriers.

Si devant ces vaillants fièrement on s'incline,
Il faut aussi songer au problème du pain;
Il faut nous protéger et vaincre la famine,
Menaçante aujourd'hui, réalité demain!

Assez de combattants ont quitté le village.
Vers les champs, maintenant, reportons nos efforts;
Des femmes, des vieillards faibles courbés par l'âge,
Pour les rudes travaux ont besoin de renforts.

Chacun dans cette guerre a sa tâche tracée:
Empilez, forgerons, les obus, les canons!
Redoublez, laboureurs, la besogne sacrée,
Les soldats ont besoin du blé de vos sillons!

Ecoliers, mes amis, dans les plaines de France,
Tandis que vos aînés dignes de leurs aïeux
Font pour la liberté l'oeuvre de délivrance,
Laissez là vos cahiers et cultivez pour eux.

Lorsque des prévoyants lancent le cri d'alarme,
Lorsque Caron, Fortier, nous montrent le péril,
Pour la lutte agricole il est temps que l'on s'arme,
En prenant la charrue en place du fusil.

Mai 1917.

LE JOUR DES MERES.

Il est un mot plus doux que le miel du Mysore,
Un mot qu'à peine né veut gazouiller l'enfant,
Un mot que le vieillard aime à redire encore,
Mot tout petit, mais grand, un mot si pur: Maman.

Enfants grands et petits, c'est 'la fête des mères":
Celles dont les amours jasent dans les berceaux,
Celles dont l'âge a fait les baisers plus austères,
Aïeules dont les doigts sont d'ivoirins fuseaux.

Des fleurs et des baisers c'est la douce journée!
Chez la brune fleuriste aux regards de velours
Achetez les oeillets, les roses à brassée;
La "fête des mamans" ne dure pas toujours!

Une heure sonnera: vous perdrez votre mère;
Vous apprendrez alors ce que c'est que souffrir!
Le plus tendre baiser comme le plus sincère
Ne viendra plus jamais vous aider, vous bénir.

Des fleurs dans les boudoirs, des baisers sur les joues!
Enfants, profitez-en, mères, prodiguez-vous!
La mort en ce moment de nos destins se joue,
C'est un souffle qui passe et c'est fini de nous.

Mères du Canada, je sais votre navrance:
Le démon de la guerre a marqué vos maisons,
Quand même, vous serez, comme vos soeurs de France,
Domptant votre douleur, fières de vos garçons.

Dans mon pays d'Artois, le sang pourpre les roses,
Mais le Canadien qui songe à sa maman
Ramasse quelques fleurs où ses baisers se posent,
Le bateau portera ce message d'enfant!

Français grands et petits, il est un autre culte
Qui doit primer celui de la mère chérie:
Le culte du drapeau! Malheur à qui l'insulte
Le culte de la France, immortelle patrie!

12 mai 1918.

SOLDATS DU SOL.

Sous le soleil brillant, comme un grand St-Ciboire,
Dressant leurs têtes d'or, dans un geste hautain,
Pour nourrir les soldats courant à la victoire,
Les blés vont s'immoler, et leur donner du pain.

Tandis que les poilus font la moisson sanglante,
Vous qui ne pouvez pas combattre à leurs côtés,
Jeunes gens prenez part à l'oeuvre délivrante,
En fauchant les froments qu'attendent les aînés.

Si le travail est dur pour vos muscles pubéres,
Songez bien que là-bas dans la Somme et l'Artois
Depuis près de quatre ans, vos pères et vos frères
Fauchent sans se lasser, Prussiens et Bavarois.

Des pays envahis évoquez les navrances;
Sans foyer, sans abri, des enfants comme vous,
Ont épuisé déjà la gamme des souffrances,
Errent par les chemins et couchent dans les trous.

Vous ne connaissez rien des misères horribles
De ces peuples martyrs qu'oppriment les Germains.
Vous travaillez sans crainte et vos nuits sont paisibles,
Vos champs sont bien à vous, loin des barbares mains.

Jeunes soldats du sol, votre tâche est finie,
L'école vous attend plus robustes, plus forts.
Vous saurez mieux aimer votre chère patrie,
Aux combats de vos "grands" ayant joint vos efforts.

17 août 1918.

Joffre et les Poilus

JOFFRE.

Depuis que Dieu créant l'immensité des mondes
Sur le chaos vaincu fit briller son soleil
Jamais des océans les redoutables ondes
N'ont offert à leurs flots de spectacle pareil.

Dans l'horreur du tombeau qui pave l'Atlantique
Jamais autant d'humains n'auront trouvé leur mort,
Jamais tant de grands chefs, d'éminents politiques
Aux traîtrises des mers n'ont exposé leur sort.

Un peuple sépulchral par le fait d'un seul homme
Lugubrement repose inane sous les eaux,
Des femmes, des enfants, tes victimes, Guillaume,
Dans leurs glauques linceuils maudissent leurs bourreaux.

Kitchener qui dompta les Indes et l'Afrique
Sur les côtes d'Irlande a succombé trop tôt
Peut-être que du Czar au destin si tragique
Le sauveur a péri quand sombra le bateau.

Pour combattre aujourd'hui le combat libertaire
Balfour chez l'oncle Sam, Joffre, Viviani
Apportent de l'Europe un accord exemplaire
C'est le temps d'en finir et chacun l'a compris.

Joffre qui, dans la Marne, a noyé l'espérance
Que depuis quarante ans nourrissait le Teuton :
Incendier Paris et subjuguer la France —
Vient donner l'accolade aux fils de Washington.

Il vient le "bon papa", franc comme son épée,
Parler à l'Amérique au nom de ses "enfants".
Le vieux brave n'a pas la phrase ciselée
Mais nul discours ne vaut ces deux mots : En avant !

Le vaisseau qui portait le chef à l'auréole
Ne craignit point Tirpitz tes bandits sous-marins.
La Victoire veillait sur Joffre, son idole ;
Le phare Liberté brillait sur son chemin !

Claquez beau, claquez fort drapeaux égalitaires !
Près des étoiles d'or avec les trois couleurs
En frère, déployez l'étendard d'Angleterre:
Unis dans la bataille, unis comme vainqueurs.

Joffre! rien qu'à ton nom le Canada tressaille,
Héros comme Montcalm, peuple comme Cartier,
Du même sang français, dans la grande bataille
Poilus et Canadiens combattent sans quartier.

27 avril.

SALUT A JOFFRE

Prodigue, Montréal, au vainqueur de la Marne,
Drapeaux, sourires, fleurs, sous les cieux canadiens.
Dans ce preux, ce soldat, votre race s'incarne:
Français du Canada, vos aïeux sont les siens!

Regarde défiler, Joffre, beau fils de France!
Cette race qui va de Cartier à Laurier!
S'il lui fallut un jour changer d'allégeance,
Au culte du passé son coeur est tout entier.

Mères, contemplez bien le chef au bon visage,
Il admire vos fils, héroïques là-bas;
Il les a vus à l'oeuvre et rend ce témoignage:
"Avec de tels enfants, un peuple ne meurt pas."

Pour sa garde d'honneur, d'Ypres, de Courcelette,
Des vaillants se sont joints aux poilus en congé.
De l'Yser jusqu'à Than, sans que rien les arrête,
Ils ont comme des lions coude à coude chargé.

Laissez venir, aussi, tout près de ce grand-père,
Fillettes et bambins, Dans l'âme, par les yeux,
Qu'un nom profond se grave, un nom puissant, austère;
Joffre, qu'ils reverront dans leurs rêves de vieux!

Salut au grand sauveur de la France immortelle,
Joffre qui par la Marne a préparé Verdun!
Verdun sublime exploit de Petain, de Nivelle!
Ces chefs choisis par Joffre avec lui ne font qu'un!

13 mai 1917.

TENIR OU MOURIR LA

Le vainqueur de la Marne en notre métroople,
Cinq heures seulement, à la charge, passa!
Laissant à la cité l'insigne monopole
D'avoir, seule, reçu Joffre en ce Canada.

Après avoir conquis l'âme montréalaise,
Lorsque le Maréchal — comme on rentre chez soi —
Apparut sur le seuil de la Maison Française,
Je vis toute la France, avec lui, devant moi!

Entouré des "Poilus", sa famille chérie,
Joffre réalisait nos rêves de deux ans:
Voir l'homme qui sauva Paris et la patrie!
Le vainqueur était là, très simple, souriant.

Je l'évoquais alors, cet ordre, sa prière;
— C'est l'heure décisive, il faut vaincre, soldats,
— La France ne veut plus qu'on regarde en arrière;
Aujourd'hui nous devons tenir ou mourir là!

Tenir ou mourir là! Cette phrase immortelle
Revivait sur ce front, dans ce regard profond
Où malgré la douceur la puissance étincelle
Dans l'énergique pli que ses gros sourcils font.

Je crus voir s'incliner devant lui les statues:
La République avec Jeanne de Vaucouleurs!
Tandis que les vivats jaillissent vers les nues,
La Fraternité joint les lys aux trois couleurs!

Puis dans le grand salon, devant un tableau sombre,
Le Maréchal, pensif, lit la liste d'honneur
De nos grands morts portant la gloire dans leur ombre,
Et le rude guerrier les décore en son coeur.

Une jeune fille offre, au Maréchal, des roses!
Pour la France le chef tendrement l'embrassa.
Puis, paternel, lui dit: "De ces fleurs je dispose,
Gardez-les, c'est le don de votre "bon papa".

Mai 1917.

N'OUBLIONS PAS

C'étaient de bons Français, jeunes pleins d'énergie,
Tout le jour travaillant, ardemment, sans répit.
Le soir on les voyait, boutonnière fleurie,
Prodiguant sans compter leur coeur et leur esprit.

Quand la guerre sonna, laissant les lèvres roses,
Joyeux ils sont partis au devoir, à la mort;
Ils sont tombés là-bas fauchés comme les roses
Quand l'ouragan brutal, glacé, souffle du Nord.

Les yeux vers le drapeau, pour leur mère la France,
Ces vaillants ont quitté la richesse et l'amour,
Précurseurs de victoire, enivrés d'espérance,
La gloire les a pris: ils dorment pour toujours.

Ces jalonneurs d'hier, il faut qu'on les vénère,
Quand, en congé du front, nous fêtons nos poilus,
N'oublions pas surtout, en marge de la guerre,
Ceux qui pavent la route et qu'on ne verra plus.

Mai 1917.

LES DIABLES BLEUS.

Un souffle tout-puissant, conquérant, magnétique,
Illumine les fronts, réconforte les coeurs.
Ce sont les "Diables Bleus", cohorte symbolique,
C'est la France qui passe avec ses défenseurs.

Ils viennent de Verdun, ville de mausolées,
Aux fils de Washington, aux enfants de Cartier,
Donner la vision d'immenses épopées,
Avec le Canada partager leurs lauriers.

Ils ont pour tout blason de superbes blessures!
Ce sont de simples preux portant fort crânement
Des dolmans où souvent en guise de parures
Les balles ont tracé leur sillage sanglant.

C'est le fier bataillon dont l'audace flamboie;
Des pics du Vieil Armand aux cîmes du Tomba;
Sur le seuil de l'Alsace il fit un feu de joie,
De l'ignoble poteau que Bismarck imposa.

Qu'ils se battent en France, en Grèce, en Italie;
Nos soldats ont partout le même talisman,
C'est la drapeau portant dans ses plis la patrie,
Qu'un bon Français jamais ne trahit ni ne rend.

Le drapeau des Alpins, merveilleuse dentelle,
Relique dont la gloire ajoura les satins,
Est un roman sacré que l'histoire immortelle
Commença près de Than, parmi les vieux sapins.

Dans l'étendard fleuri, brodé par la mitraille,
Homère eut pu tailler l'âme de ses héros.
Il faut pour les chanter, ces Titans de bataille,
Le souffle d'un Corneille, et l'âme d'un Hugo.

On conte leurs exploits dans l'Aisne et dans la Somme.
Alertes, au son du cor, ces terribles veneurs
Fondent sur le Prussien, le tailladent, l'assomment,
Jonchant le sol français de ses envahisseurs.

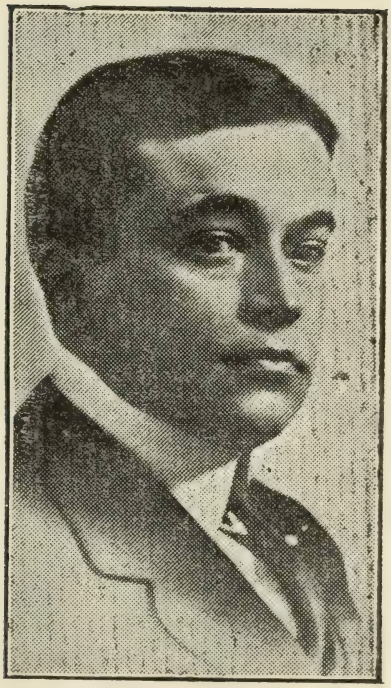
Ces grimpeurs de glaciers, parmi les précipices,
Ont appris du danger le dédaigneux mépris,
L'Alpin aux nerfs d'acier, dans le taillis se glisse,
Puis s'élance soudain sur l'ennemi surpris.

Ils sont, ces "Diables Bleus", de fougueuse nature;
Amoureux des combats ou dans les corps à corps,
On peut de l'Allemand étreindre la structure,
Faire à la baïonnette une bataille à mort.

Aux heures de repos, aimables camarades,
Ils aiment la gaîté, le rire, les chansons,
Ils reçoivent des fleurs, même des embrassades,
C'est le moins que l'on doive à ces braves garçons.

Que ton ciel soit plus pur, tes filles plus jolies,
Pavoise ta Montagne et ton fleuve géant,
Acclame, Montréal, par tes routes fleuries,
Les Alpins dont le nom fait blémir l'Allemand.

24 juin 1918.



Le lieutenant A. F. Révol, ancien président de la Chambre de Commerce Française de Montréal, ancien président de l'U. N. F., Officier de l'Instruction publique, membre des Clubs St-Denis et de Réforme de Montréal. Ancien directeur, à Montréal, de la maison Perrin Frères, tombé glorieusement pour la France en Champagne. Croix de guerre.

LE LIEUTENANT REVOL.

Dans la France qui lutte et la France qui crie:
"Au drapeau, mes enfants!" tout le monde aujourd'hui
Côte à côte se bat pour la même patrie!
Sur le sang répandu la même gloire luit.

Montréal maintenant a le droit d'être fière
De ces braves Français, ici vivant heureux,
Mais au premier appel partis pour leur frontière,
Prouver qu'au Canada l'on reste valeureux.

Tous, riche comme pauvre—exceptons quelques lâches
Souteneurs ou froussards sans patrie et sans dieux—
Ont senti le devoir et les saintes attaches
Retenant tout Français au pays des aïeux.

Pour ceux qui reviendront nous aurons des couronnes!
De notre colonie ils seront les premiers,
Car les grands parchemins que la bataille donne
Pourront seuls désormais faire des chevaliers!

France, pour te servir de la rive lointaine
Revol et Galibert et d'autres sont partis,
Dont la mort a déjà, dans sa rage inhumaine,
Fauché les avenirs et les bonheurs promis.

Envions ces héros, pavant de leur poitrine
Le sublime chemin du triomphe final!
Devant ces morts si forts, on admire, on s'incline.
Le destin leur a fait un trépas idéal.

Revol! tant de bonté, tant d'ardente énergie,
Le frère affectueux et l'ami bienveillant,
Pour sa France chérie il a donné sa vie.
Revol, le bon Français, est mort en combattant!

La victoire n'a point de vulgaires caprices,
C'est une femme éprise éperdument du beau,
Ses bras ne sont ouverts qu'à de grands sacrifices,
Mais ses baisers souvent n'embrassent qu'un tombeau.

Octobre 1915.

GUYNEMER.

La gloire le trouvait trop beau pour cette terre,
Le soleil le voulait garder auprès de lui
Pour chanter Guynemer il fallait un Homère,
Il voisinait le ciel: il l'habite aujourd'hui!

Lorsque du Roi des As la Cigogne intrépide,
Avec ses trois couleurs, luisait à l'horizon,
Le Folker ennemi vire-voltant rapide
Sinistre oiseau du mal se sauvait en capon.

C'était en mai dernier! Ses élytres tenues,
Dans l'éther infini, prenant un bain d'azur,
Guynemer parcourait son domaine: les nues.
Il allait atterrir, par un plané très sûr.

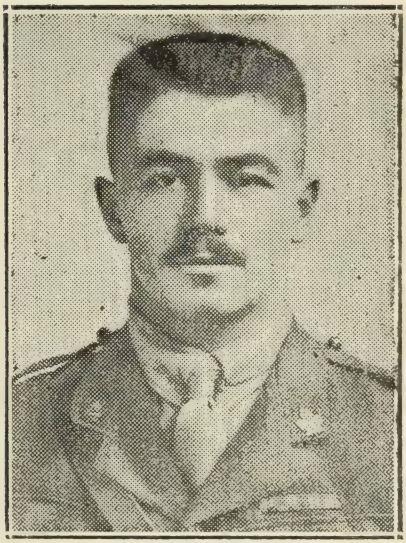
Il remonte! Il a vu six taubes, six rapaces,
Menaçant, les bandits, un de nos hôpitaux.
Il pointe, charge à fond, en abat quatre et chasse
Les deux autres fuyant comme de vils corbeaux.

Il n'a que vingt-deux ans et déjà l'auréole!
Au livre d'or son nom est largement tracé!
Passe la mort demain, il a joué son rôle.
La mort, pour ces grands preux, c'est l'Immortalité!

Ils vinrent, les bravi, dont l'âme est un trou d'ombre,
Quarante contre un seul! Guynemer a foncé!
Comme autrefois Rolland il tomba sous le nombre,
Ils ne pouvaient le vaincre, ils l'ont assassiné!

Notre France est en deuil. Quelle fin grandiose
Pour ce lutteur épris d'un sublime idéal!
Ce combat surhumain, on l'exalte, il s'impose!
Combien vont jalouser ce trépas triomphal!

29 septembre 1917.



Le lieutenant René Bourgeois, fils de M. Louis Bourgeois, médaillé militaire, qui gagna la Croix de Guerre à la Légion Etrangère puis permuta dans le 22e R. C. F. où il trouva une mort glorieuse.

LE LIEUTENANT BOURGEOIS.

Hommage respectueux à mon ami Louis Bourgeois.

C'était le seul enfant, le pourquoi de leur vie,
Sa mère l'entourait de mille soins jaloux;
Il avait, ce vaillant, des trésors d'énergie
Sous son allure calme et ses dehors très doux.

Quand la France appela tous ses fils auprès d'elle,
Canadien par sa mère et d'un père français,
René sentit en lui s'allumer l'étincelle:
"Puisqu'on se bat chez nous, père, dit-il, j'y vais."

Il n'avait pas vingt ans! Sur le front de bandière,
Devant son régiment il recevait la croix;
Et ce régiment-là porte la fourragère,
Grand honneur collectif qu'une troupe reçoit!

Puis ce fut la médaille, et parmi la mitraille
Il gagna, sous le feu, ses galons de sergent!
Le soldat écrivait au retour de bataille,
Aux siens qu'il aimait tant, tout cela simplement!

Avec les Canadiens, sa race maternelle,
Cet officier tomba pour un noble drapeau;
Par sa double origine, une gloire immortelle
Veille sur son tombeau, brille sur son berceau.

Sa médaille! sa croix! qu'à son père, à sa mère,
Il venait tout joyeux justement d'envoyer;
Souvenirs d'un héros, c'est l'accolade austère,
Parents, de votre fils c'est le plus fier baiser!

Bourgeois, vous porterez, comme les autres pères,
Votre deuil en Français! Ils ne sont plus à nous
Nos fils! Ce sacrifice, on doit chacun le faire
A la France envahie, à notre Mère à tous.

Mère, nous comprenons votre immense navrance;
Femmes du Canada, du Canada français,
Vous souffrez lourdement comme vos soeurs de France,
Et la France devra ne l'oublier jamais.

Juillet 1918.

A VINGT ANS.

Revol, puis Galibert, ont ouvert la série
De tous ces bons Français, partis de Montréal,
Quand le clairon sonna dans la vieille patrie.
Ils dorment pour toujours sur le sol ancestral.

On les compte par cent aujourd'hui, sur la stèle,
Où le dernier en date est un lieutenant:
Jean Vennat dont la fin est l'histoire très belle
D'un lévite futur qui meurt en combattant.

Son père, un capitaine, au cadre de réserve,
Reprenait l'uniforme avant que d'être appelé.
"Quand mon fils part, dit-il, il est bon que je serve,
Je dois donner l'exemple à mon jeune bleuet".

Le père est revenu malade, croix de guerre.
Par étapes le fils a gagné ses galons.
Il est tombé là-bas d'une façon austère
S'exposant sans éclat comme les braves font.

On avait combattu de l'aube à la brunante,
L'officier repérait des abris allemands;
Une balle le frappe et la gloire dolente
Ferma les yeux muets de ce preux de vingt ans.

Il devait, ce vaillant, la guerre terminée,
Ayant servi la France être soldat de Dieu;
Mère, qu'elle soit douce à ton coeur la pensée
Qu'on rendit les honneurs à ton fils dans les cieux.

Novembre 1917.

Le sous-lieutenant Jean Vennat, fils du capitaine Raoul Vennat, Croix de Guerre, mort au champ d'honneur.

PRETRE-SOLDAT.

L'abbé de Poncheville, en prêchant le carême,
A le noble ascendant à la guerre conquis.
Quand il invoque Dieu, le conquérant suprême,
On cherche l'uniforme au-dessous du surplis...

Cet uniforme bleu, taillé pour la conquête,
Que l'aumônier portait à Vaux, à Douaumont,
Quand soignant les blessés, il reçut à la tête
Un éclat de shrapnel qui décora son front!

L'homme qui de Verdun prit part à l'épopée,
Représentant ici trente mille soldats
Que le clergé français fournit à notre armée,
A vécu des récits qu'on n'imagine pas.

Il a vu celui-là la barricade humaine,
Nos Poilus au Mort-Homme, immortel monument!
Sous l'éclat des obus il parcourut la plaine,
Relevant les blessés, absoivant les mourants.

Avec tous les héros de la chère patrie,
Dans le péril commun, il vit grandir le lien
De la France qui lutte et de celle qui prie,
Au sang qui l'a formé mêlant un peu du sien!

Dans ce prêtre-soldat, dont la soutane noire
Retour de la bataille, à la place du coeur
Porte la croix de guerre et la Légion d'Honneur,
La France compte un fils qui claironne sa gloire.

Lorsque vous entendrez, vibrante, à Notre-Dame,
Cette voix qui souvent, voisine des canons,
Pria pour les grands morts, pour la paix de leur âme
Vous comprendrez alors pourquoi "nous les aurons".

Lorsqu'il se lèvera, dans cette vieille chaire,
D'où son verbe exalta Jeanne de Vaucouleurs,
Votre esprit près de lui, l'apôtre militaire,
Verra le Dieu des Francs gardant nos trois couleurs.

Février 1917.

GUERRIER ET DIPLOMATES.

Pour chanter l'an nouveau, ma muse, sois discrète,
Car celui qui n'est plus à la peine est tombé.
En mil neuf cent dix-sept la victoire complète
Devrait sous nos drapeaux venger l'humanité.

Mil neuf cent seize a vu la belle randonnée
D'Ypres, de Courcelette, et l'exploit de Verdun,
Et la gloire enlaçant devant la renommée
Français et Canadiens dans un baiser commun.

Tous les peuples alliés se sont mis à la tâche,
Chacun à sa façon sait faire son devoir.
Pourquoi faut-il qu'en Grèce on ne sait quelle attache
Ait laissé Constantin un instant au pouvoir?

Ce félon suit le plan du roi de Bulgarie,
Il a su nous trahir comme fit Ferdinand;
Ils exploitent ces gueux notre sotte manie
De les traiter, ma foi, beaucoup trop poliment.

Cela c'est une faute; on a droit de le dire
Au nom de ceux tombés, vainement, en héros,
Là-bas, à Salonique—inutile martyre—
Dont la diplomatie a creusé le tombeau.

Rude fut la leçon, qu'au moins elle soit bonne.
Lyautey du Maroc a chassé l'Allemand;
C'est son sabre qui parle, et les ordres qu'il donne
Par la voix des canons, s'appliquent promptement.

Qunad Joffre se chargea du fardeau formidable
D'arrêter l'ennemi, prêt depuis vingt-cinq ans,
Il savait, ce Français, patriote admirable,
Qu'on manquait de canons, d'hommes, d'équipements.

A des politiciens, indignes de la France,
On avait trop longtemps laissé l'Etat en main:
André puis Pelletan, Caillaux et sa finance,
Sans patrie et sans foi, travaillaient pour Berlin.

Mais l'heure n'était plus aux stériles reproches.
L'ennemi se ruait, en bataillons serrés:
Il fallait endiguer les attaques des Boches,
Retenir nos soldats par la poudre grisés.

Pour dompter des Français la fougueuse énergie,
Forcer l'âme gauloise à la sage lenteur,
Il fallut chez un chef un imposant génie:
Le calme et le talent, la force et la douceur.

Joffre avait tout cela! l'idole de l'armée,
Sévère et vigilant, mais juste et bienveillant,
Le soir, quand il passait, "papa" dans la tranchée,
Tout soldat se sentait le coeur d'un conquérant.

Du sang de ses "enfants" il était économe,
Par un sage calcul et par humanité.
Dans ce grave va-tout, comptant homme par homme,
Il ne voulait jouer qu'avec sécurité.

Dès le début, sur lui la critique s'acharne,
L'histoire nous dira plus tard ce qu'il souffrit!
Avec son bon sourire, il préparait... la Marne;
Il a sauvé la France et cela lui suffit.

La Marne! qu'à ce nom chaque Français s'incline!
Nous fûmes à deux doigts de notre effondrement.
Mais Joffre, tout à coup, avant qu'on le devine,
Prenant Von Kluck en flanc, a détruit son plan.

L'étoile de Nivelle à la lutte s'avive.
Et la valeur française étonne l'univers;
Joffre a bâti le mur qui permit l'offensive,
L'autre de l'ennemi va combler les revers.

Médaillé militaire et Maréchal de France:
Ces sublimes honneurs pour un chef, un soldat,
Grand organisateur de notre délivrance,
Joffre les recevant en augmente l'éclat.

31 décembre 1916.

Depuis le 31 décembre 1916, Nivelle a remporté la fameuse bataille du "Chemin des Dames".

On lui reprocha d'avoir fait tuer beaucoup d'hommes.

Depuis, on a su que des misérables avaient livré à l'ennemi les plans de la bataille.

Nivelle est au Maroc et son étoile n'est pas éteinte, loin de là.

—1918, L. de R.

LE CHRIST AU RONCIER

"L'Illustration" dans son numéro du 14 juillet publie une gravure représentant un calvaire brisé par les Allemands et le Christ tombé dans les ronciers.

Un fier matin d'été plein d'ardente lumière,
Dans l'Aisne, les Germains chassés par nos poilus,
Pour braver le Très Haut, jusque dans son calvaire,
Contre une croix rustique acharnent leurs obus.

Sacrilège d'enfer ! sur la cible sacrée,
L'Allemand fait pleuvoir et le fer et le feu !
La croix craque, se brise, et, signet d'épopée,
Dans un roncier touffu, s'écroule l'Homme-Dieu !

Quel symbole c'est là ! Sur sa terre de France,
Ce grand Christ ravagé, levant au ciel ses bras,
Comme pour appeler la céleste vengeance
Sur les profanateurs de tous ses Golgotha.

Dans ses yeux tout puissants, gardant de grosses larmes,
Quelque chose vous parle et vous grandit le coeur:
De son roncier touffu, le Christ guide nos armes...
Sonne clairon français, chante clair et vainqueur !

C. P. de Rondy

LE GATEAU DES ROIS.

Guillaume le Superbe, en mil neuf cent quatorze,
Fit un rêve brillant: il était un peu gris!
Il tenait, le bandit, notre France à la gorge:
Après dix jours de guerre, il serait à Paris!

De ses serres de vautour, serrant la mappemonde,
Il se croyait déjà maître de l'univers,
Rayait le nom français de la carte du monde,
Dominait dans les airs, sur la terre et les mers.

Trente mois écoulés! Sur le vieux pont d'Arcole,
Guillaume, tes soldats, captifs de nos poilus,
Tristement sont passés, sans aucun protocole!
On s'amuse à Paris de tes rêves déçus!

Devant tes zeppelins nos AS ont le sourire.
La flotte des Anglais rend tes croiseurs poltrons.
Tu demandes la paix, mais c'est nous, pour l'écrire,
Dans la Somme, à Verdun, qui taillons les crayons.

Pour la fête des Rois, les peuples de l'Entente
Préparent le gâteau qu'ils vont se partager!
C'est ton Etat, Kaiser,—en vaint tu t'épouvantes—
Et ceux de tes amis que l'on va morceler!

La France reprendra l'Alsace et la Lorraine,
Tous les pays martyrs seront riches et grands;
L'Angleterre, Oncle Sam, la nation Romaine
Verront à leurs genoux le colosse allemand!

6 janvier 1918.

DU PLATEAU DE CRAONE.

Craone est sur un plateau, tout habillé de craie;
Ses rampes sont à pic; pour les escalader
Il faut des nerfs d'acier, des coeurs que rien n'effraie;
Il fallait des Poilus pour oser y monter.

Cet endroit dans l'histoire est vraiment fatidique:
Bonaparte et Nivelle y trouvèrent, tous deux,
Arrêtant leur essor, la main diabolique
De traîtres blasonnés, de bourgeois orgueilleux.

Les grognards réveillés par la charge qui sonne
Regardent des exploits, qui dépassent les leurs,
Du petit caporal l'âme même s'étonne;
"C'est beau comme ma Garde", évoque l'Empereur.

Ils avancent par bonds, en chantant sous les balles!
Les obus autour d'eux éclatent en sifflant.
La mort fait dans les rangs des sapes infernales,
Mais les héros tombés commandent: En avant!

Enfin sur le plateau, les braves se rallient!
Hindenburg, par un traître, avait connu le plan!
Il fallut laisser Laon aux troupes ennemies.
On a blâmé Nivelle: il était innocent.

Le sang français coulait, pendant que dans Florence
Le cynique Caillaux, aux agents allemands,
Sous prétexte de paix, trafiquait de la France.
Daudet sut, par bonheur, le démasquer à temps.

Tandis que nos soldats, dans l'ardente mêlée,
S'immolent, sans compter, pour sauver le pays;
Lorsque de Guynemer l'indomptable lignée
Chasse du firmament les taubes ennemis;

Quand nos vaillants marins ont des trépas sublimes;
Quand les mères en deuil ne versent plus de pleurs,
Comprenant qu'à la France elles doivent les dîmes
Des êtres les plus chers, des plus saintes douleurs;

Quand des champs, des cités, de tout ce qui respire,
De tout ce qui se meurt et des tombeaux géants
Monte le même appel, gronde la même lyre:
"Tenir, sans reculer, jusqu'au dernier vivant";

Vous jouez à la paix, courtiers à face glabre,
Politiciens véreux, stratèges de comptoirs!
Guillaume vous conduit, à la pointe du sabre,
Aveulis par son or et ses louches bouloirs!

Qu'importe qu'un moujik, qui de vodka se grise,
Des suppôts du Kaiser aide les noirs desseins,
Qu'à la chaîne sacrée une maille se brise,
C'est dur, mais pas assez pour nous casser les reins!

Si, violant les traités, un pacte de famille
Nous a trahis, dit-on, à Tsarkoë-Sélo;
Si les Bolchevki, vendus comme une fille,
Slaves dégénérés, nous tirent dans le dos!

Pour un groupe de fous, délivrés du servage,
Cherchant de nouveaux fers et de nouveaux carcans,
A la Russie en bloc faut-il jeter l'outrage?
Sans répit, presque seule, elle lutta trois ans!

Maudits soient les détours de la diplomatie!
Pourquoi Constantinople a-t-elle tant d'appâts?
Que nous chante, Français, cette guerre d'Asie:
Notre sol envahi réclame des soldats.

La France ne craint rien, mais son âme est humaine!
Il n'appartient qu'à Dieu de ne jamais faillir.
La faute d'un Caillaux ne la fait pas moins saine!
Comme elle sait lutter elle saura punir!

Le rude Clémenceau conduit ses destinées;
Le général Dubail est sévère mais sûr.
Il étale au grand jour les plus viles menées.
Qu'on mette, pour nos morts, les coupables au mur!

Puis, nous achèverons, sans faiblir, notre tâche.
Femmes, vieillards, enfants, s'il le faut partiront.
Notre France n'est pas d'une race qui lâche,
Elle a le coeur trop haut, trop d'auréole au front.

La Marne, puis Verdun, Craone et son épopée,
Tout cela c'est très beau, mais cela ne vaudra
Qu'au jour où nous verrons la France délivrée
Et l'Alsace-Lorraine heureuse dans ses bras!

7 février 1918.

LES CLOCHERS DE FRANCE.

Couvrant les carillons des Pâques triomphales
L'horrende sifflement, qui vole avec l'obus,
Me ramène sans cesse aux cités sépulchrales
Parmi les clochers morts et les villages nus.

L'humble clocher de France, au capulet d'ardoise,
Avec son coq dressant sa crête dans l'azur,
Ou bravant la tempête et lo foudre sournoise,
Quel mal faisait-il donc, Kaiser, à ta Kultur?

Quand les Huns, tes aïeux, sortis de leurs repaires,
S'élançaient pour piller, brûler et massacrer,
Ils n'étaient point, ceux-là, des universitaires,
Des savants dans le crime aimant à se vautrer!

Ces barbares, du moins, luttaient comme des hommes;
Ton "vieux dieu" ne vaut pas leur sombre Velléda.
Le farouche Attila rirait de ce Guillaume
Qui, lâchement caché, fait tuer ses soldats.

Le printemps, malgré tout, prépare ses féeries;
La nature a jeté sa robe de grésil;
On va bâtir les nids et les filles jolies
Ont le rire plus doux quand rayonne l'Avril!

Christ est ressuscité radieux et sublime!
C'est l'Alleluia, c'est la Rédemption!
C'est Jésus Dieu des Francs aux peuples qu'on opprime,
Apportant du salut l'intense vision.

Je vois ressusciter les villes, les villages,
Renaître les foyers, les maisons d'autrefois.
Le tricole aimé flotte à tous les étages,
Les heures vont revivre au coeur de nos beffrois.

Les clochers résurgés de la France Immortelle
Auront d'autres bourdons, graves, harmonieux.
Superbe, sur sa croix, gauloise sentinelle,
Le coq claironnera son chant victorieux.

La victoire on l'aura: son heure est un mystère,
Mais le sang de nos morts enfante des héros!
Et les mères en deuil dans leur douleur austère
Brillante la verront planer sur nos drapeaux.

Sonnez clairs carillons dans ces fêtes pascales.
Christ est ressuscité, l'Homme-Dieu courroucé,
Pour punir les Germains flambant ses cathédrales,
Guidera de ses Francs le geste redouté.

30 mars 1918.

PARIS.

En portant sur Paris leur rage bestiale,
Les Germains ont commis un crime universel!
Ils ont frappé des arts la source géniale
Et du culte du Beau sali le Maître Autel!

Si Paris est français, son esprit sur le monde
Fit régner le premier la sainte liberté!
Ce grand oeuvre lui vaut la haine moribonde
D'un tyran contempteur de toute humanité.

Des Grecs et des Latins, c'est là que le génie
Voit du Nord au Midi ses disciples venir.
C'est le berceau fécond des maîtres d'énergie,
Sous l'affre du présent préparant l'avenir.

Les savants, les penseurs et tous ces virtuoses
De la prose et du vers, du ciseau, du pinceau,
Musiciens divins, chercheurs d'apothéoses,
N'avivent qu'à Paris l'âme de leur cerveau!

Quand l'infâme Lenine et son socialisme,
Quand Trostky le voleur ont vendu leur pays,
Guillaume, profitant de cet ignoble schisme,
Dans un suprême effort se lance sur Paris.

Qu'importe à ce Kaiser, sans coeur et sans entrailles,
De faire anéantir cent mille bataillons,
D'écraser des mourants les hurlantes murailles,
S'il pouvait de Paris, enfin, franchir les ponts!

Dans Paris, tu voudrais, veule caricature,
Entrer comme un César, sur ton cheval, au pas.
Mais de ces grands vainqueurs tu n'as pas la stature,
Ton rêve de toujours ne s'accomplira pas!

En vain ton bras difforme et suintant l'avarie,
Dans un geste de clown et non de conquérant,
Se dresse vers Paris, le menace et l'envie,
Dubail est dans ses murs et Foch est en avant!

Tu peux brûler le Louvre et la Sainte Chapelle,
Obuser la colonne avec Napoléon,
Tu n'empêcheras pas que la gloire immortelle
Luise sur nos poilus et veille au Panthéon!

Comme je crois en Dieu, je crois à la victoire!
Pâques, dans ma douleur, écoutant tes bourdons,
J'attends qu'un grand soleil dissipe la nuit noire!
Christ, nous sommes tes Francs, comme toi nous vain-
[crons!

1er avril 1918.

LES PAQUES DE L'ONCLE SAM.

Le carillon pascal, sur les bords de la Sprée,
Porte l'ultime arrêt du peuple américain:
"L'Oncle Sam est entré dans la ligue formée
Pour purger l'univers d'un monarque assassin."

C'est pour l'Humanité que la Libre Amérique
Jette dans le conflit ses guerriers et son or.
Elle ne pouvait plus, la grande République,
Appuyer des forfaits, en complice qui dort.

Wilson a, froidement, fait l'acte grandiose!
Quand de la Liberté le bronze fulgurant
Projette de New-York ses feux d'apothéose
Il est pour l'Univers un symbole géant.

Les fils de Washington et ceux de Lafayette,
Pour défendre le Droit, sont liés aujourd'hui.
A de nouveaux baisers la Victoire s'apprête
Lorsque le tricolore aux Etoiles s'unit.

Sous le ciel effrayé, sur les vagues profondes,
Des femmes, des enfants passent les cris d'horreur
Du "Lusitania" dans le cercueil des ondes.
Les morts vont s'endormir, ils auront leur vengeur.

Kaiser, tu t'es trompé! Dans ta rage infernale,
Par des crimes sans nom tu croyais triompher.
Les Etats ont rendu ta sentence finale:
"Avec lui, disent-ils, on ne peut pas traiter."
Pour tracer plus crûment la phrase radicale:
"C'est un monstre, un danger, on va le supprimer!"

7 avril 1918.

J'AI DOUTE... C'EST HONTEUX !

Je sens naître et grandir l'impitoyable doute,
Quelque chose m'étreint et me brise le coeur,
Nos poilus, je le sais, tiendront, coûte que coûte!
Ils ne sont point partout et, malgré moi, j'ai peur!

Se taire et museler, dans sa gorge, sa rage;
Voir l'orgueil, le calcul, au fond de tous ces maux;
Après le Nord, l'Artois tout entier au pillage,
Voir du pays natal s'exiler nos drapeaux!

Les Anglais, c'est connu, sont des soldats très braves;
Tous leurs coloniaux luttent superbement;
Mais parfois leur courage a subi les entraves
De généraux vaillants mais sans entraînement.

On en parlait toujours de la grande offensive!
Même, quand de Trostky vinrent les trahisons,
L'on clamait que c'était la carte décisive,
Qu'en France se jouerait le sort des nations!

Mais quand les Allemands, pour toutes leurs armées,
Ne connaissent qu'un chef, n'obéissent qu'à lui,
Les Anglais ont dû voir leurs lignes enfoncées
Pour avouer enfin la morgue qui leur nuit.

Lloyd George l'a dit, l'aveu lui fut pénible:
"Il ne faut qu'un seul chef et ce chef est français."
Etre guidé par Foch est-ce donc si terrible!
Guillaume le Normand était-il un Anglais?

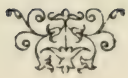
C'est de Foch mais bien tard—alors que tout s'abîme—
Qu'on réclame un effort, immense, surhumain!
Pour sauver l'univers sur le bord de l'abîme,
Va-t-il, comme à Saint-Gond, s'imposer au destin?

Français, ton fils est mort, et tes pensers sont lâches!
La France aurait en vain sacrifié ses preux,
Tomberait sans finir la plus grande des tâches!
Cela ne se peut pas! J'ai douté, c'est honteux!

Avant que de tenir, dans ses serres, la France,
Le vautour de Potsdam exsangue tombera!
Des rives de la Seine, aux coteaux de Provence,
Nous irons, s'il le faut, mais, quand même, on l'aura!

Accordez-moi, mon Dieu, que jusque-là je vive,
Pour lui cracher ma haine, en le malédictant,
Me repaître de voir angoisser sa chair vive!
Qu'il souffre et je rirai d'un rire délirant!

14 avril 1918.



QUAND LE CIEL TOMBERA.

Guillaume, tu voudrais, dans ta rage insensée,
Faire de l'univers un immense tombeau,
Camoufler tes forfaits d'un masque d'épopée,
Te sacrer conquérant quand tu n'es qu'un bourreau.

Depuis bientôt quatre ans ta sinistre aventure
Ensanglante la terre et rougit l'océan,
Aux vautours, aux requins, tu donnes la pâture,
Tu rêves d'asservir même jusqu'au néant.

L'Humanité s'épuise et la sève et la vie
Tarissent dans ses flancs, défaillent dans son coeur!
Pour l'orgueil d'un seul homme et par son infamie,
Le vieux monde n'est plus qu'un chaos qui fait peur.

Des bombes sur Paris! Des bombes sur Venise!
C'est la haine des Huns contre l'esprit latin!
Reims et Arras sont morts et Soissons agonise!
Tes disciples, Luther, ont fait flamber Louvain!

Dans la chaîne d'horreurs d'une guerre infernale,
Qu'un tyrannique fou fait subir aux humains,
Jamais comme aujourd'hui la goule Impériale
N'aura par tant de sang défié les destins!

Il en revient toujours, si nombreux qu'on peut croire
Qu'à ces cadavres gris couchés par nos canons,
Quelque démon, la nuit, versant un philtre à boire,
Reforme avec les morts de nouveaux bataillons.

Non, les morts sont bien morts, et du Rhin à la Sprés,
L'assassin d'un grand peuple achève de glaner
Les garçons de quinze ans, masse sacrifiée,
Qu'il jette dans la lutte avant de succomber.

Hindenburg a compris qu'à son plan magnifique
Il manque l'animus, il manque les poilus,
Tandis qu'à pleins transports arrivent d'Amérique
D'intrépides soldats, jeunes et résolus!

Au cri de liberté, c'est tout le Nouveau Monde!
C'est l'Oncle Sam donnant ses soldats et son or,
C'est le Canadien, race forte et féconde,
Venant vaincre avec nous dans un suprême effort.

Si lointaine fut-elle, un jour cette Victoire,
Nous la verrons venir, étreindre nos drapeaux,
Guipures de mitraille et dentelles de gloire,
Embrasser nos héros, saluer nos tombeaux.

La Victoire, j'y crois, malgré cette ruée!
Quand même l'Allemand ravagerait Paris,
De tous ses monuments ferait une flambée,
Le Droit est immortel et notre France aussi.

C'est la vieille chanson qui, maintenant, me hante;
Ma mère la chantait — chère maman pleurée:
Quand la vierge lorraine attendait son trépas,
Dans la tour de Rouen, la bergère vaillante,
De son roi Charles Sept lâchement délaissée,
Disait: "Je puis mourir, la France ne meurt pas!"

La France ne meurt pas! Voilà le fier symbole,
Le grand credo qui trace à tout Français son rôle.
La France périra
Quand le ciel tombera!

2 juin 1918.

LA FRANCE NE VEUT PAS!

Néron, comme Attila ne sont plus dans l'histoire
Les maîtres du mensonge et de la cruauté:
Guillaume, jalousant leur sinistre mémoire,
Voile d'un drap sanglant toute l'humanité.

Le monstre, cependant, n'a pas le monopole
D'imputer au Seigneur des ordres odieux.
Attila, le premier, joua ce triste rôle,
Se disant le disciple et le fléau de Dieu!

Lorsque Néron chantait en faisant brûler Rome,
Et de flambeaux vivants éclairait ses festins,
Il traçait l'A B C des forfaits de Guillaume,
Flambant les hôpitaux, les crèches, les lieux saints.

Devant Geneviève Attila, cet inculte,
S'incline et de Lutèce éloigne ses fureurs.
Dans les couvents, traînant la débauche et l'insulte,
Guillaume à ses soudards livre de saintes soeurs.

Ce qu'il veut, c'est Paris! La Lutèce nouvelle
Vainement enverrait au moderne Attila
Sa vierge la plus pure et aussi la plus belle!
Plus rien d'humain ne bat dans cette brute-là.

L'homme de ses sujets, Moloch impitoyable,
Le félon contempteur des traités, des serments,
Représente pour nous la brute insatiable,
Que pour seul argument on dompte en l'écrasant.

Paris est comme un phare aux lueurs attirantes,
Que les oiseaux de nuit veulent prendre d'assaut.
Ils se brisent le crâne aux vitres fulgurantes,
Et tombent sur le sol qui devient leur tombeau.

Promener dans Paris leurs figures de hyènes,
Le Kronprinz l'espérait, ainsi que son papa.
Paris les éblouit, mais les hordes germaines
N'y rentreront jamais: La France ne veut pas!

23 juin 1918.

L'HUMOUR DE GUILLAUME.

Guillaume, à sa façon, est parfois humoriste.
Au début de la guerre, il disait en riant:
"Nous serons à Paris, dans dix jours, en touriste."
C'était du "chiqué" boche et du plat boniment.

"Des traités, c'est vieux jeu, quant à moi, je m'en moque:
Mon sabre vaut, je crois, leur "chiffon de papier."
La force avant le droit: voilà pour mon époque.
Verba volant scripta manent: C'est du siècle dernier!

Il trouva la Belgique à son désir rebelle,
Il fit brûler Louvain et viola les couvents:
"Cette ville était laide: on la fera plus belle;
"Chez les Soeurs, après tout, nous fûmes fort galants."

Un matin, il signait, en guise de prière,
De la nurse Cavell l'horrible assassinat:
"Sa famille, dit-il, aura droit d'être fière,
L'Empereur parapha lui-même son mandat!"

Aux blessés, par son ordre, on arracha la vie:
"Ainsi, c'est plus humain, ils ne souffriront plus."
Ou de graves savants docteurs ès-vilenie,
Des pauvres prisonniers infectent les tissus.

Aux Wolff, cyniquement, il dicte des mensonges.
Mais Berlin ne croit plus à son communiqué;
Des morts et des blessés le chapitre s'allonge,
Et le peuple affamé comprend qu'on l'a blagué.

Piétinant sur les lois humaines et divines,
De Lille et de Roubaix, mêlant dans des fourgons
Les femmes qu'on respecte aux pires gourgandines,
Il les fait envoyer dans les bouges teutons!

Enfin, mettant le comble à ses fumisteries,
Il parle de la paix et de l'humanité!
Ignoble instigateur de milliers d'infamies,
Il voudrait—c'est trop tard—avoir l'impunité.

14 janvier 1917.

LE JUGE DU GOLGOTHA.

Voilà le renouveau! Voilà Pâques fleuries!
En France, où si souvent pélerine mon coeur,
Je n'entends point le chant joyeux des sonneries,
Même les "Gloria" sont chargés de douleur.

Des pays envahis les fêtes sont bannies!
Aux pays reconquis les clochers sont brûlés!
Les bandits s'enfuyant ont de leurs mains rougies
Laissé partout le sceau de leurs atrocités.

Les ans suivent les ans. De la fête pascale,
Pour la troisième fois, aux côtés des canons
On dresse les autels, et la gamme brutale
Du gros orgue d'acier se mêle aux oraisons.

Pâques, ton grand soleil, aux effluves fécondes,
Ne peut ressusciter ces immenses charniers
Qui peuplent l'univers, qui roulent sous les ondes,
Et lèvent vers les cieux de macabres piliers.

Aux foyers canadiens, que de lourdes détresses,
Que d'enfants orphelins, que de femmes en pleurs!
Dans les temples sacrés, prosternant leurs tristesses,
Les mères des héros magnifient leur douleur.

Mères du Canada, comme celles de France,
Songez que vos enfants meurent comme des preux;
Ils ont sur vos genoux appris cette vaillance;
Leur gloire est votre bien, vous la vivrez pour eux.

Quand le Christ expirait, martyr en Palestine,
Il avait devant Lui le livre des Destins.
De Jésus, Dieu des Francs, la justice divine,
Du haut du Golgotha, condamna les Germains.

Cloches du Canada, des obus épargnées,
Sonnez à plein airain. Christ est ressuscité!
Sous le crime allemand, vos soeurs assassinées
Clament par votre voix l'hymne de liberté!

Prélat, au coeur français, dans votre cathédrale,
Chantez vos "Hosanna", le "Te Deum"... demain.
Et vous, prêtre-soldat (*), à la terre ancestrale
Vous redirez les voeux du Canada latin.

8 avril 1917.

(*) L'aumônier de Poncheville venu à Montréal prêcher le carême.

DANS LES BRAS DE LA FRANCE.

Ce quatorze juillet, parmi les ruines rouges
Tous les canons crachant, horrendes, les obus
Parmi les preux muets, dont l'âme seule bouge,
France, je te salue au nom des disparus!

Soldats jeunes et beaux, dans la sanglante plaine,
Dans les tombes sans nom, couchés à ciel ouvert,
Je jure près de vous la vengeance, la haine,
Oubli, pardon, jamais! Nous avons trop souffert!

L'Angleterre s'offusque au mot de représailles—
Elle veut protéger les clochers allemands!
Elle n'a pas subi chez elle les batailles,
Les meurtres de vieillards, les massacres d'enfants!

Pour nous venger de Reims, nous brûlerons Cologne;
Pour nos foyers souillés, leurs gretchen répondront.
Leurs barons débauchés, voleurs, pillards, ivrognes,
Nous les aurons un jour, sans merci, sans rançon.

Mères, souvenez-vous de la frêle caresse
Du doulx enfantelet blotti sur votre sein!
Pères, rappelez-vous de l'ardente jeunesse
De ce fils qui devait vous remplacer demain!

Sans foyer, sans baiser, épouse ou fiancée,
Orphelins que la guerre a laissés sans soutien,
Haïssez, maudissez cette race exécrée,
Jusque dans son berceau, vengez-vous du Prussien.

La vengeance, la haine: avant que la camarde
Bâillonne pour toujours mes lèvres, mon cerveau,
J'en veux être l'apôtre et dans la nuit blafarde
Ces mots je les crierai du fond de mon tombeau.

Trop de pleurs, trop de deuils, ce n'est point une fête,
Ce quatorze juillet, c'est un recueillement!
Enfants, lisez-la bien cette liste muette
Mais dont chaque nom clame un grand enseignement.

Sur la Gaule voyant la féroce ruée
Que préparait des Huns le nouvel Attila!
Quand la France lança sa claire claironnée,
L'écho de cet appel parvint au Canada.

Alors de bons Français, à force d'énergie,
S'étant fait un foyer loin du pays natal,
Bravement sont partis défendre leur patrie,
Pour elle, ils sont tombés sur le sol ancestral.

Profitant d'un congé, méprisant la torpille
Que l'Allemand maudit sème sur son chemin,
Quand le poilu revient embrasser sa famille,
Chacun est fier de lui, veut lui serrer la main!

Que de deuils profonds ravive leur venue,
Que de mères portant graves le brassard blanc,
S'arrêtent devant eux et songent, l'âme émue,
Qu'elles ont à la France immolé leur enfant.

En ce jour solennel ma muse égalitaire,
Dans sa propre douleur, ne doit pas s'isoler;
Ils ont tous combattu la lutte libertaire,
Devant eux les Français doivent tous s'incliner.

Tambours, battez aux champs! comme au front de bandière,
Aux morts pour le drapeau qu'on rende les honneurs!
Leur esprit plane ici, j'entends leur voix altière
Réclamer la vengeance et défendre les pleurs.

Sublimes sont ces morts! sublime leur histoire!
Gardons leur souvenir sans pleurer leur trépas:
Dans les bras de la France et sous l'oeil de la gloire,
Ils dorment ces héros, ne les réveillons pas!!!

14 juillet 1917.

VIVE LA FRANCE !

Le quatorze juillet! Dans la dure épopée
Ce jour depuis trois ans marque un stade nouveau
Qui voit toute la France et toute son armée
Renouveler sa foi, son amour au drapeau.

Immense est cette foi de la France guerrière,
Qui dans tous les foyers enfante des martyrs
Pour qui la grande dame et la simple ouvrière
Savent stoïquement, également souffrir.

Guidés par cet amour fervent de la patrie
Réservistes français, vivant au Canada
Dès le premier appel de la France meurtrie
Vous avez tout quitté pour combattre là-bas!

De ces premiers départs l'esprit se remémore
De notre Marseillaise éclatant sur le pont
Quand le transport partit portant le tricolore
Symbole de vaillance à son mât d'artimon.

Entends brave soldat en plaine, à la tranchée
La voiz de tes enfants et songe bien surtout
Que ta famille ici par tous est protégée
Qu'elle fait comme toi son devoir jusqu'au bout.

Sur le rôle d'honneur la liste égalitaire
Trop nombreux sont les noms de ceux qui ne sont plus
Pour la France tombés dans le grand cimetière
Quelque part sur le front, tout de gloire, vêtus.

Salut à ces héros, salut à leur mémoire!
Aux soldats, aux marins, à tous ces précurseurs,
A tous ceux préparant la suprême victoire.
Salut à tous nos AS, célestes éclaireurs.

Salut aux matelots patrouilleurs intrépides
Commandant sans galons, cotres et chalutiers
Qui chassent du Kaiser les sous-marins perfides
Avec un seul canon placé sous les humiers.

Ils étaient partis cinq par une mer houleuse
Tous des gars résolus, sur un cotre breton
Le bateau roulant fort, sur la vague écumeuse
Montait et descendait comme à saute mouton.

Tel un requin cherchant son humaine pâture
Un sous-marin teuton émerge sur les flots
Trois croix de fer barrant, sinistres, sa toiture
Indiquent son record sur les autres bourreaux.

D'un navire hôpital il guette le passage
Pour couler sans avis des nurses, des blessés,
C'est leur façon, à eux, de montrer leur courage
Plus ils sont assassins plus ils sont renommés.

Du cotre l'on a vu le bandit qui louvoie:
C'est une lutte à mort. Par l'obus allemand
Dans le flanc de l'esquif l'eau s'est fait une voie
Mais le cotre réplique et crève le brigand.

Dans le bateau qui coule Yvon tire stoïque.
Le sous-marin à pic plonge dans son tombeau.
Les gas devant ces morts, saisis d'horreur mystique
Gagnent silencieux le rivage en canot.

J'ai narré sans choisir, cet exploit entre mille
J'aurais pu rappeler les vols de Guynemer,
Des hauts faits de Verdun, la chronique fourmille
Et le soldat français étonne l'univers.

Du quatorze juillet pour devancer la fête
Par un feu d'artifice emporté du Creuzot
Quatre AS l'autre matin se sont mis dans la tête
Sur les usines Krupp d'allumer des flambeaux.

Les fiers oiseaux de France aux ailes si ténues
Conquérants de l'azur, princes du firmament,
Leur moteur battant clair la charge dans les nues,
Sont allés tout petits faire un travail géant.

Les AS: Gallois, Paillard, avec leurs camarades,
En volant sur Essen, sur l'enfer allemand
Ont fait pleuvoir, du ciel, les obus, les grenades.
Guillaume, ce jeu-là n'est qu'un commencement!

Car nous l'aurons ta peau visqueuse de crotale
A moins que dans Berlin, trompé crevant de faim,
Ton peuple ne t'égorge et, dans ta Capitale,
Kaiser dernier tyran, ne te pende demain.

14 juillet 1917.

LA MARNE.

En mil neuf cent quatorze, une horde sauvage
De modernes Teutons se ruait vers Paris.
Du nouvel Attila la destructive rage
Préparait des forfaits des crimes inédits.

Il pensait, en six mois, changer l'ordre du monde,
Et, du Palais Bourbon, subjuguer l'Univers.
Dans son rêve il mettait, illusion profonde,
La France sous le joug et l'Angleterre aux fers.

Le Panthéon, le Louvre, avec les Invalides,
Notre-Dame aux drapeaux, St-Denis aux tombeaux,
Tout cela croulerait, sous les flambeaux avides,
Pour le hideux plaisir de ce Quasimodo.

Un programme choisi d'ignobles saturnales
Etait par le Kaiser dès longtemps ordonné.
Il fallait de Néron dépasser les scandales
Et, comme lui, passer à la postérité.

Mais Joffre concentrant toutes ses énergies
Pour sauver le foyer des lettres et des arts,
Silencieux dressait ses plans, ses batteries,
Il domptait le destin et captait le hasard.

Laissant Galliéni garder la Capitale,
Joffre, Maunoury, Foch attendent le moment.
Von Kluck, mal appuyé, sur sa gauche s'étale;
Cette erreur fut fatale au stratège allemand.

Joffre a communiqué son ordre sans réplique:
Il faut vaincre ou mourir, on ne recule plus.
Et la charge s'élance implacable, stoïque,
La victoire sourit superbe à nos poilus.

Guillaume n'a connu la France qu'à la Marne:
"Sur ces Français, dit-il, j'étais mal renseigné;
Dans ce "peuple léger" le courage s'incarne,
Je n'aurai pas Paris et je n'ai pas gagné".

Trois ans sont écoulés; d'une puissante armée
L'Allemagne n'a plus que des échantillons!
Guillaume, c'est fini, ta pompeuse épopée
N'est plus qu'un libera que sonnent nos clairons.

La Marne! Ce nom seul suffit, France, à ta gloire.
Il a permis Verdun et fit blémir Berlin,
Il est dans cette guerre au faîte de l'histoire
Préparant le triomphe aux soldats de Pétain.

9 septembre 1917.

LA NUIT DOULOUREUSE.

A l'heure où le repos devrait bercer la terre
Les glas trouvent debout des millions d'humains!
Tandis que le salpêtre étrangle l'atmosphère,
Des morts, à ciel ouvert, jalonnent les chemins.

Un suaire de sang recouvre les étoiles!
Dans l'immense désert des villes sans maisons,
Dans les villages nus, sous l'ombre qui les voile,
Recherchant leur foyer les pauvres âmes vont.

Là s'élevait l'église, où la vierge naïve
Au bon curé contait ses peines, son péché!
Ils ont sabré le prêtre et leur rage lascive
Déshonora l'enfant près du temple pillé!

Depuis l'assassinat des saintes cathédrales,
Les glas sont des martyrs qui cherchent des vengeurs!
Kaiser, le cri des morts a du sang dans ses râles,
Froide comme l'acier leur gamme te fait peur!

Effleurant le sonneur, pleurant ses cloches mortes,
Les glas font bourdonner les mornes libera.
Le vieux prend son fusil, il le charge, il l'emporte,
Il guette dans la nuit le Prussien qu'il tuera.

Des fermes, des manoirs aux accueillants portiques
Où passa l'Allemand, il ne reste plus rien.
Sur des débris sans nom, complaintes horrifiques,
Les glas mêlent leurs pleurs aux hurlements des chiens.

De ces Germains maudits, de ta maison brûlée,
Au son des glas, enfant, il faut te souvenir!
Que la haine pour eux, dans ton esprit gravée,
Soit l'ombre de ta vie et te sente mourir.

Sous les obus, les glas jusqu'au fond des tranchées
Parlent à nos soldats de leurs frères perdus,
Des compagnons tombés pour les causes sacrées:
La colère s'avive au coeur de nos poilus.

Au plateau de Vimy, sur les côteaux de Meuse,
Aux vaillants immolés, France, pour te sauver,
Les glas du Canada dans la nuit douloureuse
Apportent des mamans le suprême baiser.

Elle parle de paix, cette race exécrée.
Mais d'Alsace-Lorraine, avec l'hymne des glas,
L'appel monte toujours, la plainte est plus pressée!
Avant de les reprendre on ne désarme pas.

Nous la ferons la paix quand viendra l'échéance,
Dans Metz et dans Strasbourg, quand battront nos tambours
Quand les glas sonneront ta lourde déchéance,
Empereur des tombeaux, pourvoyeur des vautours.

Lors, les glas vibreront comme des claironnées,
Des héros, des martyrs, au triomphe final,
Les âmes seront là, tout de gloire nimbées,
Des peuples à genoux formant leur piédestal.

2 novembre 1917.

POUR QUE LE MONDE VIVE !

En mil neuf cent dix-sept on avait la victoire!
Le plan était précis pour un effort commun,
Une attaque d'ensemble unique dans l'histoire
Devant précipiter la défaite des Huns.

Petain, Haig, Cadorna, pour la grande offensive,
Aux postes de combats attendaient le signal!
Mais le Russe fléchit à l'heure décisive,
La Tzarine à trahir mit un art infernal!

Un grand peuple roulant au désastre, à l'abîme,
Le déshonneur ouvrant un gouffre sous ses pas;
Petrograd est à sang, Moscou suinte le crime:
L'ennemi prend Riga que l'on ne défend pas.

Levine de Berlin, onctueux émissaire,
Dirige les esprits à Tzarkoe Sélo;
Parmi les ouvriers et chez le militaire
Les agents du Kaiser fomentent le complot.

Le Tzar est en exil: Les troupes soudoyées
Refusent de se battre et jettent leurs fusils;
Kerensky, Korniloff ont croisé leurs épées,
Au lieu de s'appuyer pour sauver le pays.

C'en est fait pour longtemps de l'aide moscovite.
Nous nous passerons d'eux, disent nos généraux.
Des Français, des Anglais l'attaque est sûre et vite;
Cadorna fait sa part, gagnant sur l'Isonzo.

Guillaume, cependant, retire de Russie,
Contre l'Italien, de nombreux bataillons;
Cadorna doit céder malgré son énergie.
Il abandonne Udine et laisse ses canons.

C'est un retard d'un an pour la fin de la guerre,
Mais la France doit vaincre, elle ne s'abat pas;
Elle tiendra le coup, ainsi que l'Angleterre,
Pendant que l'Oncle Sam rassemble ses soldats.

Oui, la France tiendra, fut-elle abandonnée!
La France donnera jusqu'au dernier enfant,
Et son dernier vieillard partira pour l'armée
Avant que de laisser son sol à l'Allemand.

La France d'aujourd'hui, c'est la France qui sème
La sainte Liberté des peuples à venir;
Ce travail géant, jusqu'au bout et quand même,
Pour que le monde vive, elle doit l'accomplir.

4 novembre 1917.

MAUDIRE — BENIR.

Novembre, mois de deuil, triste, frigide, sombre,
On regarde en arrière et ces dix mois perdus
Ecrasent vos pensers sous les espoirs déçus.
Dans l'insondable trou comme un vaisseau qui sombre

Novembre: le grand fils que maintenant tu pleures,
Il tomba loin de toi, mère, pour son pays,
Un souvenir te reste, un impalpable leurre,
Ton regard est plus dur, tes cheveux sont plus gris!

Maudite soit la guerre et les phrases sonores
Où l'on chante la gloire, au milieu des tombeaux!
Novembre, à leur printemps, que de veuves s'éplorent
Infécondes douleurs, faillites des berceaux!

Novembre! ton ciel bas, alourdi de grisaille,
Baïonnette au canon, chargeant les Allemands,
Nos soldats emportés dans la rude bataille,
A contempler ses tons ne perdent point leur temps.

Novembre, vive Dieu! ma France est toujours belle!
Qu'importe le passé, l'avenir est à nous!
Près de nos morts puisons une force nouvelle,
On vengera vos fils, mères, consolez-vous!

Bénite soit la guerre! A notre tricolore
Elle va redonner ses limites du Rhin!
Veuve, jette ton voile, il faut aimer encore,
La France aura besoin d'autres enfants demain.

11 novembre 1917.

IL FAUDRA QU'ON L'EFFACE.

Le fracas des obus, dans le ciel d'Italie,
Le Germain menaçant Rome et ses monuments,
Virgile en avait fait toute une prophétie:
Guillaume était prévu depuis plus de mille ans.

Ce fleuve destructeur, emportant dans ses ondes,
Les granges, les moissons, les troupeaux, les bergers,
C'est l'Allemand sorti de ses forêts profondes
Pour dévaster le monde et vider les foyers.

Il voudrait l'étrangler, Latins, notre génie
Dont il est plus jaloux que Satan l'est de Dieu.
Notre race, Kaiser, te brave, te défie,
Tu ne peux de sa mort te repaître les yeux.

De Venise la belle aux gondoles fleuries,
De la cité mêlant l'amour aux oraisons,
Le sadique plaisir des fauves de Bochie
Est de voir sous la bombe écrouler les balcons.

Sur des pics escarpés à donner le vertige,
Les Alpins ont livré des combats fabuleux,
Et grimpé leurs canons, véritable prodige,
Sur des sommets si hauts qu'ils voisinent les cieux!

Des Bersaglieri le panache à la brise,
Ondoyant, provocant, flotte superbement.
L'ennemi lutte en vain, mais son effort se brise;
Il recule, il a peur, sous l'invincible élan.

L'Autriche subissait l'affre de la déroute,
Quand MacKenzen, sachant, grâce à des trahisons,
Les plans de Cadorna, put contourner sa route,
L'enfoncer par le centre et prendre ses canons.

Quel que soit ce désastre, il faudra qu'on l'efface!
J'ouvre encore Virgile, et son vers qui jadis,
Comme un Sphynx promit la victoire à sa race,
Fulgure sous mes yeux: "Tu Marcellus eris".

18 novembre 1917.

D'ABORD !

Mourir importe peu, quand l'existence est veule!
C'est un sommeil plus long, exempt de cauchemar!
Quand rien ne chante plus, quand notre âme est très seule,
La mort est un bienfait qui vient toujours trop tard.

Je le sens, je le dis; cependant je demande
A Madame la Vierge, avec son bel enfant,
De vivre jusqu'au jour où la goule allemande,
Hors de France boutée, aura son châtiment.

Sur le sol torturé, criant toute son ire,
En Champagne, en Artois et dans le Cambrésis,
Farouche, j'irai seul, Guillaume, te maudire,
Sur le passé perdu dire un De Produndis!

Pleurer c'est bien humain; mais, avant la famille,
Il est chez tout Français un sentiment plus fort:
Avant le fils tombé, bravement, entre mille,
La France glorieuse apparaîtra d'abord!

24 novembre 1917.

BASILIQUES SILENCIEUSES, BASILIQUES TRIOMPHANTES.

A Sa Grandeur Mgr Bruchési,
Archevêque de Montréal.

Quelle grandeur revêt cette fête charmante
De la Nativité de Jésus Roi des Rois!
Dans ces temps de douleur et d'horrible tourmente,
Il vient sauver le monde une nouvelle fois!

Noël! Gloire à Jésus! Quand les choeurs angéliques
Acclament de leurs chants l'enfant frêle et puissant,
En Champagne, en Artois, les vieilles basiliques
Gardent dans leur martyre un silence effrayant.

Leurs clochers dentellés où sommeillait l'histoire,
Le portail où l'on vit se prosterner Clovis,
Les vitraux racontant mille siècles de gloire,
Sont de grands trous muets par la flamme noircis.

Où passe des Germains la culture sauvage,
Les couvents sont souillés, les temples profanés,
La torche sacrilège éclairant le carnage,
Ils ont volé le Christ, pillé les lieux sacrés.

Quand le chant des bergers, naïve cantilène,
Nous apporte du ciel un message de paix,
L'Allemand y répond avec des cris de hyène,
Profanant la Noël par de sanglants forfaits.

Noël, le canon tonne et sa voix meurtrière
Couvre des carillons l'harmonieux accord.
Pour célébrer Jésus de farouche manière,
Des millions d'humains vont se donner la mort.

* * *

Cette nuit, Monseigneur, dans votre cathédrale,
Votre coeur si français, votre âme de Latin,
Entendant les appels de l'Europe qui râle,
Pour elle vous priez le Maître du destin.

Les fils du Canada, descendant d'une race
Gardienne du français et du culte romain,
Librement, des aïeux ayant suivi la trace,
Aux côtés des Anglais combattent le Germain.

Ils n'ont pas oublié ces Gaulois d'Amérique!
"Je me souviens!" voilà leur devise d'honneur.
Ils sont loyaux, c'est juste, au drapeau britannique,
Mais l'étendard français parle mieux à leur coeur.

C'est pour ces vaillants preux, pour la France envahie,
Pour Venise qui souffre et les Belges martyrs,
Que près de l'humble crèche avec ferveur on prie,
Qu'on songe de bien loin à de chers souvenirs.

Noël! les carillons de leurs voix triomphales,
Dominant des canons la musique de mort,
Disent que l'on vaincra les Huns et les Vandales
Avant que de nouveau l'on fauche les blés d'or.

Ce jour-là, Monseigneur, ce sera magnifique,
Les peuples délivrés béniront le Très-Haut.
Un vibrant Te Deum, dans votre basilique,
Elèvera vers Dieu les âmes des héros.

Noël 1917.

PETITS FRANÇAIS.

Dite par Madame Dione, de l'Odéon, de Paris, à une fête de Noël des petits Français à Montréal.

Depuis quatre ans déjà, Noël est une fête
Qui, dans mainte famille, a son voile de deuil.
Les petits, subissant une angoisse secrète,
Sur l'absence du père interrogent l'aïeul.

Enfant, de ton papa que le geste se grave
Si profond dans ton coeur qu'il n'en sorte jamais!
Il bataille là-bas, l'heure est terrible et grave,
Il lutte pour garder intact le sol français.

Au Canada, trouvant une France nouvelle,
Ils avaient travaillé pour fonder un foyer;
Mais, soudain, de la guerre éclate la nouvelle,
Sans forfaire à l'honneur ils ne pouvaient rester.

Plus tard, quand vous lirez l'indicible épopée
Que la France écrivit dans le sang de ses preux,
Vous comprendrez, enfants, l'héroïque pensée
Qui fit de vos papas des soldats merveilleux.

C'est pour la liberté que la France s'immole,
Que la France se bat, se battra jusqu'au bout!
Dût-elle rester seule, elle tiendra son rôle
Tant qu'un dernier vieillard demeurera debout.

C'est la guerre de Dieu, suivant l'antique adage,
Que livre sans merci la France d'aujourd'hui;
C'est l'Alsacien-Lorrain qu'on arrache au servage
C'est la justice enfin qui sur le monde luit.

Sauver l'Humanité de l'étau germanique,
Des pays envahis faire tomber les fers,
Voilà, petits Français, la tâche magnifique
Que la France accomplit aux yeux de l'univers.

* * *

Vous avez l'âge, enfants, de la gaîté sonore,
Des rires innocents, des rêves d'oiseaux bleus,
Que l'arbre de Noël, orné du tricolore,
Evoque vos papas, vous amuse pour eux.

Nous avons des fusils, d'attirantes poupées—
De l'Alsace portant fièrement les rubans—
Trompettes et tambours, raconteurs d'épopées,
Des bonbons, un Guignol avec des boniments.

Tu pleures, cher petit! tout de noir on t'habille!
Ta mère, maintenant, avec toi ne rit plus,
Lorsque de ton papa gentiment tu babilles:
Il tomba pour la France, il ne reviendra plus!

Viens chercher un joujou que l'on n'achète guère,
C'est du bronze cela, sans émail et sans or,
C'est une croix de guerre acquise par ton père
Quand, donnant tout son sang, à Verdun il est mort.

Dieu vous garde vous tous, dont les mères vaillantes
Sont dignes des poilus, sont dignes des drapeaux.
Dieu vous garde à jamais des scènes désolantes
Des pays envahis, lamentable tableau.

Mères du Canada, songez à la Française
Que l'Allemand maudit chassa de sa maison,
Au hasard des chemins, dans le sang et la glaise,
Elle marche, emportant ses enfants en haillon.

Pour elle et pour vous, quand viendra la Victoire
Qui de gloire étincelle,
D'un peuple dont le nom se prononce à genoux:
Vous irez au-devant des fils et des époux,
Vos enfants apprendront de ces braves l'histoire
De la France immortelle!

Décembre 1917.

LE BLE DES REGIMENTS.

Le soleil de midi plombant sur le village,
On entendait au loin—sinistres oraisons—
Hurlant et rugissant comme le fauve en rage,
La voix rouge qui sort de l'âme des canons.

Des moissonneurs à l'ombre, au pied d'une meulette,
Couple de braves gens, avec la Madelon,
Arrosaient leur repas d'une rose piquette;
La vieille marmottait: "Dieu garde mon garçon!"

Parti dès le début et devançant sa classe,
C'était un vaillant coeur, le fils de Mathurin.
Du père vétéran il tenait bien la place;
La mère, en l'embrassant, ferme, ne pleura point.

Une fois il revint, avec la croix de guerre:
Deux galons d'or tout neufs s'étalaient sur son bras;
De son beau fiancé Madelon fut très fière,
Ardemment (c'est permis) pour longtemps l'embrassa.

Un facteur tout ému s'est approché du groupe,
Son message, il le sait, renferme une douleur;
Madelon a saisi l'enveloppe et la coupe:
"Le sergent Mathurin est mort au champ d'honneur."

Madelon, les yeux clos comme des yeux de morte,
S'abîme sur le sol: elle avait tant aimé!
La mère sanglota mais dit, se montrant forte:
"La France nous l'a pris, c'est un trépas sacré!"

Le vieillard a blémi, puis redressant sa taille:
"Laissons, femmes, dit-il, notre noble chagrin;
Moissonnons pour aider aux soldats qui bataillent,
Aux vengeurs de mon fils, il faut donner du pain."

Rudement il remet la bride à l'attelage;
La faucheuse s'en va coupant les grands froments;
La mère et la promise, en suivant le sillage,
Arrosent de leurs pleurs le blé des régiments.

Juin 1917.

AUTUMNALES.

C'est l'automne, Kaiser, de noirs nuages roulent.
Dans les champs massacrés s'accumulent les morts.
Dans l'abîme sanglant les trônes qui s'écroulent,
Emportent les tyrans et leurs falses remords.

C'est la feuille d'automne inerte, ravagée,
A petit bruit plaintif, sur le trottoir gluant,
Elle tourne, s'en va, sans but, aux pieds foulée!
Où sont les rameaux verts et leurs oiseaux chantant?

C'est l'automne qui souffle et qui brise tes rêves
Sanguinaires et fous de domination!
Suis ton destin, Kaiser: mais avant que tu crèves,
L'univers t'a donné sa malédiction!

C'est un rêve d'automne! un peu de nous qui croule!
C'est un bonheur qui chute avec un cheveu blanc!
Mais riez donc, enfant! C'est la feuille qui roule,
Les arbres sont tout nus, plus d'oiseaux, plus de chant.

C'est la brise qui mord, la rafale qui tue!
Tes espoirs sont broyés, Kaiser, par les poilus.
Tes sanglots sont hideux. Sur ta bouche tordue,
Qui n'ose plus mentir, grimace un froid rictus!

Tout ment, trahit, meurtrit! C'est l'idole brisée!
Un oiselet qui part et dont on est jaloux.
C'est l'étrange souci de cette destinée
Qui vous domine toute et qui n'est plus à vous!

C'est le tout à l'égoût de cette Germanie,
Qui rêvait d'asservir l'univers à ses lois.
C'est la revanche enfin de ma France chérie;
C'est ton sabre, Kaiser, qui mutile tes doigts.

C'est l'inane douleur, l'autumnale détresse,
Qui martyrise l'âme et qui ride le front!
Cette griffe d'acier se resserre sans cesse,
On s'envoûte, on devient une loque, un chiffon!

Un grand coup de soleil a balayé les nues!
Vainqueur au firmament ffotte le tricolore!
Chanterai-je demain les amours revenues?
L'automne a ses beaux jours, et je l'attends encore!

Haut la tête! haut le coeur! C'est le clairon qui sonne,
Les yeux chargés d'amour, choisissant ses amants.
Quand l'ardente victoire à nos soldats se donne,
Je veux rire et chanter, chanter éperdument!

Montréal, 5 octobre 1918.

LA VIEILLE VILLE.

Vestige féodal, c'est une vieille ville
Où dans chaque maison sommeille un souvenir.
Le donjon dévasté qui de vigne s'habille,
Aux baisers du soleil voit ses grappes mûrir.

C'est le jardin public où le soir on s'assemble:
Les enfants pour jouer, les vieux pour discuter.
Chaque jour uniforme à l'autre s'y ressemble:
On naît, on vit, on meurt, sans même s'en douter.

C'est là qu'on étrenna sa première culotte,
Qu'à l'école on subit et pain sec et pensum
Quand le maître, tordant le gland de sa calotte,
Vous prenait en défaut sur les supins en um.

C'est là qu'on a connu la gamme des caresses,
Le baiser maternel et les primes amours;
Sans heurt et sans souci dans de chères tendresses
On vivait son bonheur sans croire aux mauvais jours.

Auprès du vieux moulin dont les ailes albines
Se miraient dans les eaux parmi les nénuphars,
En rêve j'ai revu ses formes blanditines;
L'on s'aimait bien alors, sans mensonges ni fards.

C'est là que j'ai souffert une indicible peine;
Tous ceux que j'ai chéris dorment dans leurs caveaux;
C'est là que j'ai laissé ma coupe demi-pleine,
Dans un jour de malheur auprès de deux berceaux.

Dans mon pays d'Artois, ma petite patrie,
L'on pleure et l'on subit le joug de l'Allemand;
Tout est douleurs, débris, dans la France envahie.
L'horrende cauchemar qui vous laisse dément!

Je chante jusqu'au bout mon hymne de vengeance,
Je sais que mes neveux se battent en héros,
Que mon fils est tombé quelque part pour la France,
Je ne pleurerai pas, ce trépas est trop beau.

Soldats du Canada qui dans la vieille ville
Venez pour protéger nos lointains souvenirs,
Si vous n'y trouvez pas l'âme d'une famille,
Vous rencontrez du moins des coeurs pour vous chérir.

1917.

TABLE DES MATIERES

	Page
La Victoire	3
La Revanche	5
Le Grand Soldat	6
Le Triomphe	8
La Délivrance	10
Alsace-Lorraine	12
Versailles	12
Ils calculent leurs morts	13
L'Eveil du Rêve	15
La Marne (1914-18)	18
Après quatre ans	20
L'assassin	22
Glas et Clairons	24
Noël pacifique	27
Les Rois	28
Tri-symbole de gloire	29
L'EPOPEE CANADIENNE	31
Courcelette	32
Vimy	33
Le 22ème	34
Tombes guerrières	36
Famille de héros	37
La mère qu'on décore	38
La fourragère	39
Inclinez-vous, drapeau!	40
Le lieutenant Lemieux	42
Verdun-Vimy	43
L'Emprunt de la Victoire	44
La charrue	45
Le Jour des Mères	46
Soldats du sol	47
JOFFRE ET LES POILUS	49
Joffre	50
Salut à Joffre	52
Tenir ou mourir là	53
N'oublions pas	54
Les Diables Bleus	55
Le lieutenant Revol	57
Guynemer	58
Le lieutenant Bourgeois	59
A vingt ans	60
Prêtre-soldat	61

Page

Guerrier et diplomates 62
Le Christ au Roncier 64
Le gâteau des Rois 65
Du plateau de Craone 66
Les Clochers de France 68
Paris 70
Les Pâques de l'Oncle Sam 72
J'ai douté, c'est honteux! 73
Quand le ciel tombera 75
La France ne veut pas 77
L'humour de Guillaume 78
Le Juge du Golgotha 79
Dans les bras de la France 80
Vive la France! 82
La Marne 84
La nuit douloureuse 86
Pour que le monde vive 88
Maudire—Bénir 90
Il faudra qu'on l'efface 91
D'abord 92
Basiliques silencieuses 93
Petits Français 95
Le blé des régiments 97
Autumnales 98
La vieille ville 100

IMP. A.-P. PIGEON, LIMITEE, 105 à 109 rue Ontario Est.

PS
9485
077V5

Roode, C Lambert de
Victoire!

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 15 11 03 007 0